

PHENIX MAG

TOUTES LES HUMEURS DE L'IMAGINAIRE

N°1

ENTRETIENS

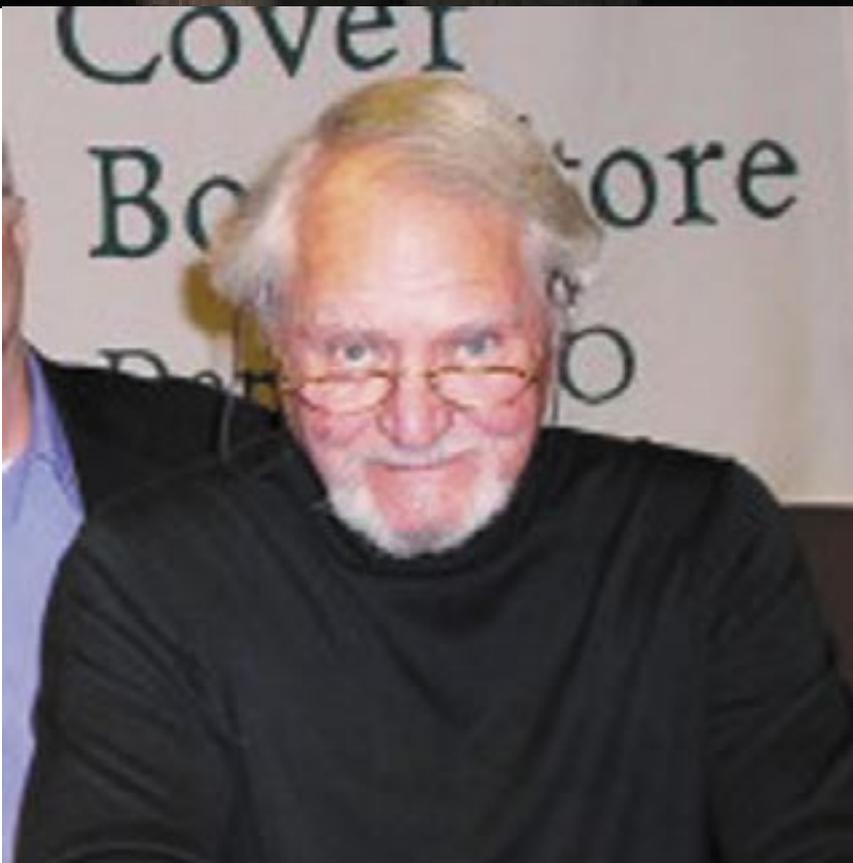
Francine Pelletier
Francis Berthelot

CRITIQUES

Van Cauwelaert
Ayerdhal
Goimard - Guiot

BEST-SELLER

Clive Cussler



PHENIX MAG - mensuel
n°1 - FEVRIER 2005

News

3

Festival BD de Saint Malo

6

Françine Pelletier (interview)

8

Sur les traces de Clive Cussler

12

Francis Berthelot
(interview)

16

Le Château ambulante (ciné)

20

Van Cauwelaert (livre)

23

Ayerdhal (livre)

24

Goimard · Guiot (livre)

25

Bertrand De Greef
(nouvelle)

26

Et voilà, comme prévu par l'équipe de Phénix Mag au grrraannnd complet, nous n'avons pas du tout, mais alors PAS DU TOUT été noyé sous les réactions lors de la mise en ligne du n°zéro... Les remarques pertinentes ont été intégrées (on vous file des news, on vous parle d'auteurs francophones, on ne vous ennue plus avec la Phénix Girl... mais c'est pas pour ça qu'on lâche le morceau...) et la mise un page a été un peu « cohérentifiée » afin de donner un look bien propre à cette nouvelle aventure. Remarquons aussi l'arrivée d'une nouvelle, une forme littéraire qui est chère au cœur de notre rédac chef et qui faisait une bonne partie du sel de Phénix lorsqu'il existait sous une forme papier.

On salue au passage les gens de Khimaira qui tentent l'aventure du kiosque... et qui, je l'espère, n'ont pas oublié de mettre leur casque... Il faut dire qu'il est nécessaire d'avoir une bonne dose de courage pour se lancer dans ce genre d'aventure alors que le monde de l'Imaginaire, s'il n'a cessé d'envahir la culture quotidienne sous une forme de plus en plus codifiée, pour ne pas dire simplifiée, semble anesthésié dans ce qu'il avait de plus secouant/fanique/remuant. Ou alors, horreur!, peut-être sommes-nous en train de vieillir et de perdre le contact...

En attendant La Revanche des Sith et King Kong sommes-nous en train de rater la dernière perle d'Asie ou le renouveau de la littérature fantastique moldo-valaque ?

Damned ! Cela demande réflexion...

Phénix Mag n°1, Février 2005. Edité par Les Editions du Chabernak, 5 rue de Liège, 4287 Lincent - Belgique.

<http://phenixweb.be.tf/> - bailly.phenix@skynet.be.

Directeurs de publication et rédacteurs en chef :

Marc Bailly et Christophe Corthouts

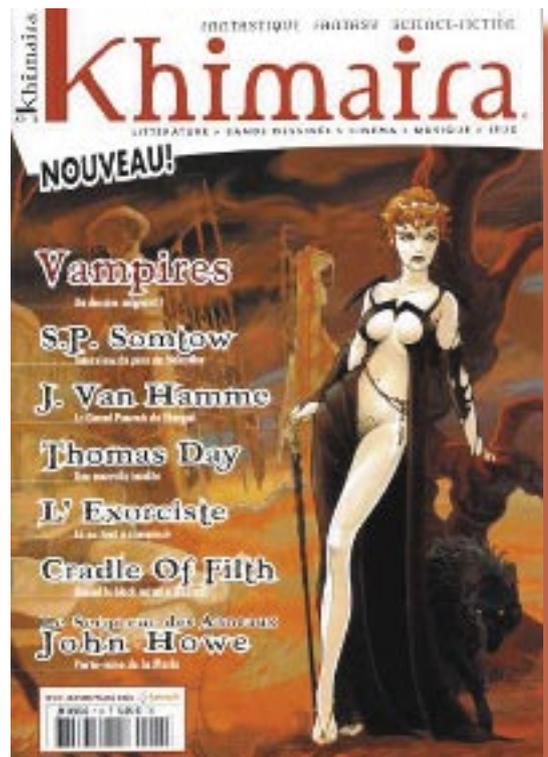
Ont collaborés : Marc Bailly, Francis Berthelot, François Berrué, Christophe Corthouts, Bertrand De Greef, Josèphe Ghenzer, Okuba Kentaro, Bruno Peeters, Francine Pelletier, Gérard Wissang

Les textes et dessins restent la propriété de leurs auteurs.

NEWS



Masterton Forever ! Alors que la collection Terreur n'en finit pas de ne pas nous effrayer avec ses chasseuses de vampires trempées dans le sirop de guimauve et ses romans trop polis pour être honnêtes, Graham Masterton, qu'on adore depuis des lustres chez Phénix (hé, Graham, pour un spaghetti, c'est quand tu veux !) sera bientôt publié par Bragelonne. Habituellement plongée jusqu'au cou dans la fantasy, la dynamique boîte française publiera en effet, dans le courant de l'année 2005, le quatrième volume des aventures du Manitou, personnage emblématique qui a fait le succès de Masterton. Dans la foulée, Bragelonne publiera aussi *Devil In Gray*, du même Masterton... Pour les titres français, faudra attendre encore un peu, désolé.



Un petit tour au kiosque ?

On s'en voudrait de ne pas saluer l'équipe de *Khimaira* qui, après une première série de revue « semi-pro », saute le pas de l'aventure « kioscale » (quoi, ça se dit pas ? Et alors ?). Dans ce premier numéro, des critiques (ciné, livres, BD...), des récits, de la musique, des comics, des mangas, des otaries (ah, non, pas des otaries, désolé...) et surtout un conséquent dossier consacré aux vampires. A se procurer dans un kiosque tout près de chez vous. C'est pas tous les jours qu'il y a du neuf dans l'imaginaire kioscale (et vlan que je te le remplace une deuxième fois). Hé, bonne merde les gars, on est tous avec vous !



Les premières images et les premières critiques de l'adaptation ciné du *Guide du Routard Galactique*, de Douglas Adams commencent à fleurir sur le net. Cette aventure décalée, comptant les déboires d'un terrien lancé dans l'espace après la destruction accidentelle de notre planète bleue, semble emprunter les chemins peu parcourus de la comédie de SF pour adultes... Et non de la parodie de SF à la *Spaceballs*. Ceci dit, les informations qui ont filtré sont celles des premières projections tests et « l'usine à Mickey » (le film est produit par Disney) peut encore mettre en branle son rouleau compresseur consensuel pour réduire les espoirs des amateurs de l'œuvre d'Adams en miettes... Attendons de voir... Et profitons de cette première image avec un robot au look très très attachant...

Juste deux lignes... Pour prévenir le grand chef de cette publication que selon nos sources, rien ne bouge sur le front d'un éventuel nouvel opus des aventures de James Bond. J'en connais un qui va être content.

Spécial Coulisses 2005

Bon d'accord, certains ont un peu tendance à le dire chaque année, mais bon sang, 2005 s'annonce comme une sacrée bonne cuvée pour l'imaginaire cinématographique. Si 2004 a été marqué par des grrrands films (*Spider-Man 2*, *Les Indestructibles...* pour n'en citer que deux qui ont fait l'unanimité...) et des rendez-vous manqués (*Van Helsing...* Van qui ?), 2005 devrait, en trois événements déjà, marquer le coup.



Primo : Je suis outrageusement impartial, mais je vous balance d'entrée de jeu *La Revanche Des Sith*. Non, mais, si vous avez aperçu la bande annonce (sur le site www.starwars.com), les dessins de production, les quelques images piratées ou encore les documentaires disponibles, je vous défie de ne pas être excité comme un gamin à l'idée d'enfin assister à la naissance de Darth Vader himself. Avec un look et une photo qui rappelle en de nombreux endroits les meilleurs moments de la trilogie que l'on qualifie de classique (à voir, le combat entre Anakin, Obi Wan et Dooku sur le pont d'un vaisseau de la fédération du commerce, sortie de copie survoltée du duel entre Luke et Vader sur la seconde étoile noire, sabre rouge au clair !), des personnages qui peuvent enfin se permettre d'être vraiment méchants et une concentration jamais vue de combats aux sabres laser... Lucas peut-il vraiment nous décevoir... Quoi ? *La Menace Fantôme*, *L'Attaque des Clones* vous dites... Et alors ? C'étaient des bons films non ?

Deuxio : Le retour de l'homme chauve-souris. Sacrifié par la Warner sur l'autel des délires disco-gay de Joel Schumacher, Batman était, lors de son dernier passage sur nos écrans, en bien piteux état. Tout juste capable de planer jusqu'à la batcave pour se faire faire une turlutte par Robin, il était devenu l'exemple type de l'influence néfaste des « executives » au front bas sur une franchise au départ bien sombre. Une fois l'été venu, tout cela va peut-être changer. Sous la houlette de Christopher « *Memento* » Nolan et les traits de Christian Bale, Bruce Wayne repart à zéro, avec initiation aux arts ninjas en bonus caché et courbe évolutive du personnage calquée sur un certain Spider-Man (entendez par-là que Batty ne risque pas de débouler toutes ailes déployées dans la première scène du film...) et ambiance sépia/urbaine de bon aloi. D'après la première succincte bande-annonce, Nolan semble avoir saisi l'essence du personnage. Avec l'espoir que le scénario de David Goyer (monsieur *Blade* entre autre...) sera autre chose qu'une simple histoire d'origine sans saveur.





Tertio : Et c'est sans doute le film le plus attendu par les amateurs, *King Kong*, de Peter Jackson sera là pour les fêtes de fin d'année. Sorte de rendez-vous jacksonien incontournable depuis le triplé dément du *Seigneur des Anneaux*, le mois de décembre semblait bien triste en 2004 avec une « simple » version longue du *Retour du Roi* à se mettre sous la dent. Cette année, cela sera différent. Jackson, fan ultime de l'histoire du grand singe (il possède certaines maquettes originales du premier film...) s'offre les moyens d'un remake des plus fidèles puisque situé à la même époque que l'original. Pas questions donc d'imaginer un Kong faisant du hip-hop à Central Park... Jackson sait ce qu'il veut... Et d'après les nombreux reportages déjà disponibles sur le site www.kongisking.net, il ne fait aucun doute qu'il nous prépare quelque chose de solide le bougre... Et lorsque le grand singe se sera écrasé au pied du mythique Empire State Building, il sera temps pour nous de porter nos yeux sur 2006 et le retour d'un super-héros à la cape rouge...

Spider-Man 3, « Dis-moi qui tu castagnes... ». Lors d'une conférence de presse pour le lancement du DVD de « The Grudge » dont il est producteur, Sam Raimi a confirmé qu'il savait qui affronterait Spider-Man lors du troisième épisode des aventures ciné de tête de toile. Avec un sens inné de la formule et de la diplomatie, Raimi a annoncé que... « Sony et Columbia, en collaboration avec Marvel dévoileront l'identité du super-vilain à leur meilleure convenance », avant d'ajouter que « avec mon frère, qui m'aide à rédiger le premier traitement de l'histoire, nous nous sommes posé une simple question : quelle faille peut avoir Peter Parker et quel super vilain de l'univers Marvel représente au mieux ce type de faille... Ajoutez à cela qu'il nous fallait un vilain qui ait de la gueule et qui nous permette d'aller le plus loin possible avec les techniques actuelles d'effets spéciaux ». La plupart des observateurs mettraient bien leur argent sur Venom, sorte de double maléfique de Spider-Man, symbiote venu de l'espace et capable de morpher pour prendre des airs de cauchemar croisement entre un humain et un alien à crocs dégoulinants... Mais d'un autre côté Raimi est particulièrement amateur des vilains classiques, originaire de la période Lee-Dikto des aventures de Spidey... Le suspense reste donc entier.



Festival BD de Saint Malo

édition 2004

Par Gérard Wissang



De la Fantasy et autres...

Nul doute que le succès du *Seigneur des Anneaux* au cinéma a donné le goût de la Fantasy au grand public. Tant et si bien que le genre ne demeure plus l'apanage des rôlistes, mais touche désormais toutes les populations et s'exporte sur tous les supports. La déferlante de collections chez Soleil, Delcourt et autres éditeurs en était la preuve évidente sur les stands. Chaque auteur y va de ses elfes aux oreilles plus ou moins longues, de ses nains guerriers aux armures plus ou moins démesurées, ou de ses épées aux formes les plus « design ». Un engouement pour la Fantasy qui profite aussi à d'autres genres connexes tels que la Féerie, la Magie ou l'Épouvante. (Harry Potter y est aussi pour quelque chose, je vous l'accorde !) Alors, au milieu de cette multitude de titres, il a fallu fouiner, bousculer les foules, jusqu'à tomber sur quelques trésors d'illustrations et de bandes dessinées. L'éditeur « Aux bords des continents », par exemple. Entre Korrigans, fées, lutins, dragons et autres, il n'a pas son pareil pour plonger petits et grands dans le quotidien de créatures légendaires. Nous espérons d'ailleurs parcourir d'ici peu les pages de *La Grande tambouille des sorcières* paru récemment. De son côté, Delcourt nous invitait à jouer tout en lisant, à l'aide d'un jeu de cartes à collectionner. Le principe est simple : 2 BDs achetées = 8 cartes offertes illustrées par les auteurs. 64 cartes au total. On y entrevoit bien un intérêt marketing. Sauf que dans un prochain article, nous chercherons quelles autres motivations ont poussé l'éditeur à ce mélange inhabituel des supports. L'occasion également de vous présenter quatre nouvelles séries que sont *Pixie*, *Goirid et Léodhas*, *Alim le Tanneur* et *Les 4 princes de Ganahan*. Passons maintenant aux éditions Emmanuel Proust. L'éditeur nous dévoilait deux de ses séries de l'Imaginaire dont une met à l'honneur l'Homme de l'année 2005 et le Père de la science-fiction, le Sieur Jules Verne. Il s'agit du *Voyage sous les eaux* qui, en 2 tomes pour l'instant, revisite les grands classiques que sont *20000 lieues sous les mers* et

Après Angoulême, Saint Malo accueille tous les ans l'un des plus grands festivals de la bande dessinée de France et d'Europe, le désormais incontournable « Quai des Bulles ». Comme toujours, cette édition 2004 prenait place au sein du Palais du Grand Large pour s'étendre à divers niveaux de la cité bretonne. Stands et expositions faisaient la part belle aux fanzines, aux librairies dans lesquelles les amateurs espèrent toujours dénicher quelques perles rares de la BD, aux auteurs les plus illustres – Sergio Toppi, René Hausman, entre autres cette fois-ci – et bien sûr, à tous les mordus des files d'attente prêts à patienter des heures pour recevoir une, voire deux, trois ! précieuses dédicaces. Mais nous autres, les amoureux de l'Imaginaire, que pouvions-nous bien découvrir d'alléchant ? PhenixMag se propose de broser un vaste tour d'horizon des événements et d'en tirer une liste de quelques articles à venir.

L'île mystérieuse, ainsi que de l'esthétiquement belle série vampirique *Blood*. Enfin, mon parcours s'achèvera avec un joyau de l'illustration, *L'herbier féérique* paru chez Ak éditions et cité dans le magazine référence des collectionneurs de cartes *Lotus Noir* n°79.

Une fois de plus, nous vous en reparlerons.

Et après ?

Et bien après toutes ces bonnes choses, je vous invite à surfer sur les nombreuses photos prises à l'occasion, à découvrir quelques chefs-d'œuvre de BD exposés sur place, ainsi qu'à attendre d'autres articles à venir encore comme la première BD de Jean-Jacques « 37°2 le matin » Beineix, les auteurs de l'imaginaire et l'auto édition, le dessinateur Brüno et sa surprenante série sur le capitaine Nemo, le dossier sur Sergio Toppi, les fanzines *Sésame* et *Blam*, etc, etc.

Votre chroniqueur dévoué

Gérard



ENTRETIEN

Francine Pelletier

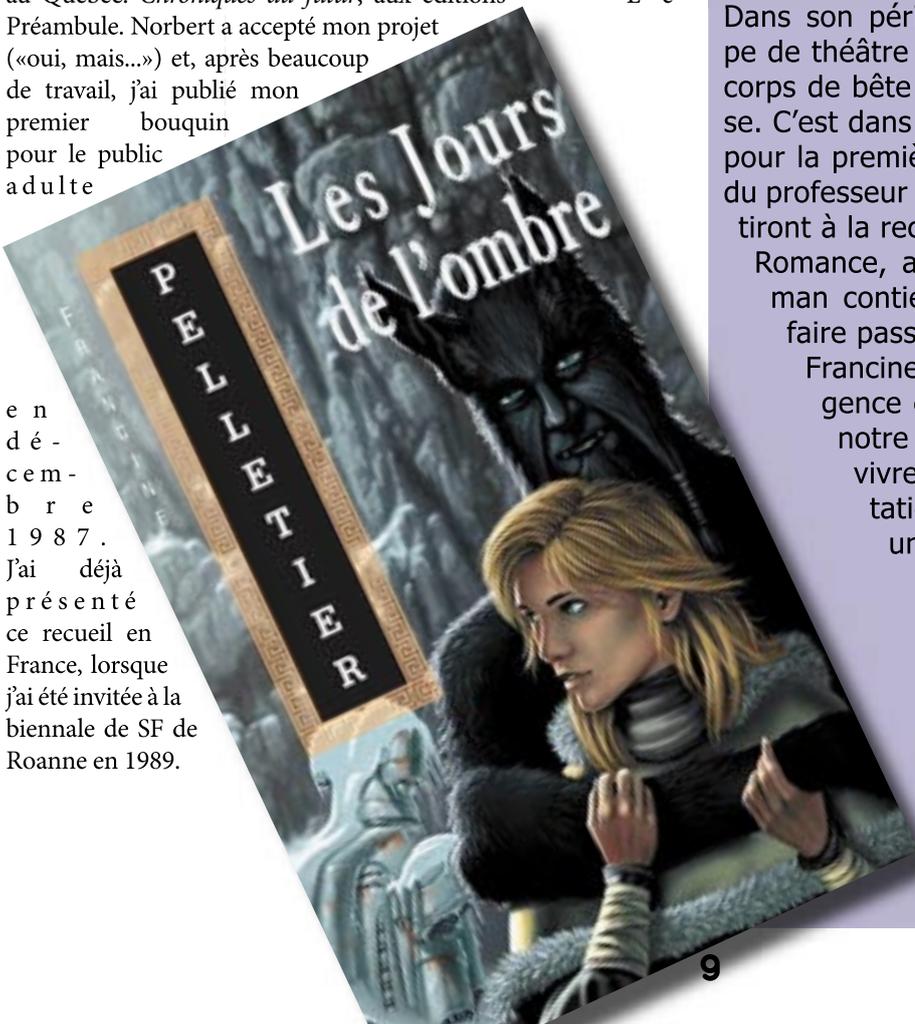
Par Marc Bailly



Les lecteurs francophones européens ne vous connaissent malheureusement pas. Pouvez-vous nous dire quelques mots sur vous, sur votre vie, sur vos études, etc.

J'ai commencé à écrire très jeune, à l'âge de dix ans, et j'ai tenté pour la première fois de publier l'un de mes navets à l'âge de seize ans. Cela m'a permis de récolter une jolie collection de lettres de refus qui ne sont pourtant pas parvenues à me décourager. J'ai ensuite étudié en enseignant des langues et des lettres, ce qui m'a distrait un peu de l'envie de publier. Puis, diplôme en poche, j'ai fait partie des nombreux chômeurs instruits de l'époque... je parle du début des années 1980. Je connaissais déjà la revue *Solaris*, à laquelle j'étais abonnée, et je rêvais d'y publier - mais Norbert Spehner avait gentiment refusé un texte. Au début de 1981, mon frère m'a fait remarquer une annonce parue dans la revue, par laquelle Elisabeth Vonarburg recrutait des auteurs débutants pour un premier atelier d'écriture destiné aux non-professionnels. Mon frère (Claude J. Pelletier) et moi nous y sommes inscrits. Mon frère n'a pas continué à écrire - il publie depuis quelques années un magazine intitulé «Protoculture Addicts» pour les fans de japanimation. Par contre, à ce premier atelier, tenu en mai 1981, j'ai fait la connaissance de Joel Champetier, lui aussi alors auteur débutant. Nous avons poursuivi ces ateliers, par voie postale en 1982, puis «en personne» durant les années suivantes. C'est ainsi que j'ai appris l'importance du travail de réécriture. A la suite de ce premier atelier, j'ai participé à Boréal 1981 - notre congrès de SF ici au Québec. J'ai remporté le concours d'écriture sur place du congrès avec une histoire de fin du monde intitulée «Le retour des gueux». Ce texte est paru dans la défunte revue *Pour ta belle gueule d'ahuri* en 1983. Et voilà, ma carrière était lancée! J'ai ensuite publié dans «Imagine...» et d'autres revues, avant de voir enfin l'un de mes textes accepté par E.V. en 1984. C'était «De silence et d'absence». J'ai donc publié des nouvelles de façon régulière, puis j'ai soumis un projet de recueil à Norbert Spehner, qui dirigeait alors la seule et unique collection de SF au Québec: *Chroniques du futur*, aux éditions Le Préambule. Norbert a accepté mon projet («oui, mais...») et, après beaucoup de travail, j'ai publié mon premier bouquin pour le public adulte

en décembre 1987. J'ai déjà présenté ce recueil en France, lorsque j'ai été invitée à la biennale de SF de Roanne en 1989.



Francine Pelletier Les Jours de l'ombre

Francine Pelletier est peu connue en Europe, et c'est bien dommage. Née en 1959, elle fait des études de français et commence à publier des nouvelles à partir de 1983. Ont suivi une quinzaine de romans jeunesse et des livres plus « adultes ». En 1988, elle obtient le Grand Prix de la SF et du fantastique québécois catégorie nouvelle et le Prix Boréal du meilleur livre de l'année. En 1999, elle reçoit encore le Grand Prix pour les deuxième et troisième tomes de sa trilogie *Le Sable et l'Acier*. Le deuxième tome de cette trilogie a également reçu le Prix Boréal 1999 et le Prix Aurora de la SF canadienne.

Autant vous dire que nous avons affaire là à une écrivaine en pleine maturité, en pleine possession de ses moyens.

Avec *Les Jours de l'ombre*, elle nous conte l'histoire de Sha'Ema. Sha'Ema est une jeune pelissière qui vit dans un village, mais qui rêve de grandes aventures. Sous son sein gauche, un œil est en train de se former. Elle se transforme, et si les prêtres l'apprennent, elle sera soupçonnée d'impureté. Car sur la planète Og'Umbi, il est dit que les métamorphoses proviennent des unions contre nature qui ont eu lieu entre humains et Akae.

Dans son périple, Sha'Ema rencontre une troupe de théâtre dont font partie Nosh, l'homme au corps de bête et Herbé mi-humain mi autre-chose. C'est dans son périple qu'elle entendra parler, pour la première fois, des théories révisionnistes du professeur Valère. Et c'est ensemble qu'ils partiront à la recherche de la vérité.

Romance, amitié, aventure, sensibilité, ce roman contient tous les ingrédients pour vous faire passer un bon moment.

Francine Pelletier nous offre de l'intelligence et de l'imagination. Elle sait attiser notre envie de tourner les pages et de vivre la vie des personnages avec délectation. Un grand moment de lecture et un grand roman, tout simplement.

Francine Pelletier
Les Jours de l'ombre
Editions Alire

Marc Bailly

Vous avez publié plus de livres pour la jeunesse que de livres adultes. Quelle est pour vous la différence ?

C'était un choix pratique! Après la disparition de *Chroniques du futur* au Préambule, il n'existait plus de collection SF au Québec (jusqu'à ce que Jean-Marc Gouanvic dirige une collection aux éditions Logique). Daniel Sernine, qui me lisait régulièrement, m'a encouragée à écrire un premier roman pour jeunes. Comme ce sont de courtes oeuvres et que mes manuscrits étaient les bienvenus dans la collection Jeunesse-Pop des éditions Médiaspaul (autrefois éd. Paulines), j'ai proposé d'abord *Le rendez-vous du désert*, qui est paru en mai 1987. Au Québec, nous avons un programme de tournée de rencontres auteurs/lecteurs dans les écoles. J'ai été tellement stimulée par les rencontres avec le jeune public que j'ai voulu continuer à écrire pour lui. Et puis, à part la nouvelle, c'était ma seule chance de publier de façon professionnelle... Mais je continuais entre-temps à travailler à des romans pour le public adulte. J'ai même tenté de publier au Fleuve Noir après une rencontre avec Nicole Hibert en 1989. Heureusement pour moi, ça n'a pas fonctionné.

Maintenant, je préfère de beaucoup publier aux Editions Alire, car cela me permet de jouer sur les deux tableaux: le lectorat débute chez les ados bons lecteurs, quand ils abandonnent les collections jeunesse, et se poursuit chez leurs parents.

Pensez-vous que les Humains pourront un jour essayer dans l'espace et conquérir d'autres planètes ?

Hélas, je voudrais bien, mais j'ignore si cela se réalisera un jour. Je crois que l'être humain est un explorateur-né et que tout le pousse vers ces ailleurs possibles. Mais qui peut de nos jours consacrer à l'exploration spatiale l'énorme budget que cela nécessite? Seule une dictature y parvient. C'est pourquoi je crois que les Chinois iront bientôt sur la Lune, puis sur Mars. Je le souhaite, même, car ce serait le seul moyen d'amener les Américains à réinvestir dans de tels projets. Et je ne crois pas que ce soient vous, Européens, qui puissiez le faire sans la collaboration des USA, et encore moins nous, Québécois ou Canadiens.

Que pensez-vous de l'intolérance ?

Je ne tolère pas l'intolérance!
 Blague à part, c'est vraiment le grand mal de notre civilisation: on ne tolère plus d'attendre à un feu rouge, on ne tolère pas d'être contrarié dans nos désirs... Dans la vie quotidienne, cela se traduit par la colère - rage au volant ou ailleurs, impatience, mauvaise humeur... Bref: violence. Et, bien sûr, on tolère mal la différence, que ce soit la couleur de la peau, la religion ou simplement la façon de s'habiller. Or, j'aime l'harmonie, le calme, la tranquillité. Vivre et laisser vivre. C'est pourquoi l'intolérance me fait si peur.

Mais je voudrais aussi que l'on puisse tolérer la colère, la souffrance qui savent parfois mal s'exprimer. Au Québec, on ne peut pas hausser le ton, c'est mal vu. C'est pourquoi notre sujet de conversation favori est la météo. Quand je parle de chercher l'harmonie, je ne veux surtout pas que l'on me croit «peace and love». Quand même!

Quel est le message que vous aimeriez faire passer dans vos romans et dans celui-ci en particulier ?

J'avoue que je ne pense jamais à mes romans en terme de «message», sinon dans le sens «acte de communication». Je suis une raconteuse d'histoires. Pas une conteuse - je ne sais pas ce qu'il en

est pour vous, mais ici, au Québec, on assiste à une renaissance du conte, du métier de conteur, et ce genre possède ses propres règles qui ne sont pas celles du roman. Disons plutôt que je suis une romancière dont les récits naissent à partir de personnages et de bribes de scènes. Je crée des mondes en les explorant mentalement. C'est cette découverte et la rencontre des personnages qui habitent ce monde qui m'intéressent. Il est certain, cependant, qu'au fil du temps on se rend compte qu'on est, justement, émetteur d'un «message» qui est reçu par des gens à l'autre bout... Je m'efforce donc de mettre une note d'espoir, un peu de lumière, quoi, dans mes histoires. Ainsi, même si la trilogie *Le Sable et l'acier* se situait dans un monde post-cataclysmique (celui de Nelle et d'Issabel) et un monde plutôt dur (celui de Samiva), j'ai voulu que les trois personnages principaux soient porteurs d'espoir. Je voulais que ces femmes disent au lecteur: «Regardez, quand on se retrouve les manches, on arrive à reconstruire même sur des ruines.»

Le cas des *Jours de l'ombre* est très particulier. C'était un pur exercice de construction de monde, à l'origine.

Je me suis amusée à fabriquer la langue des Akae, à dessiner la carte de la Wanie, à imaginer sa faune et sa flore...

Et puis, c'est devenu une histoire sur l'intolérance, et surtout sur l'acceptation des différences. On vit dans un monde où toute relation humaine est basée sur les apparences. N'étant pas

moi-même une femme particulièrement séduisante, j'ai beaucoup souffert du jugement d'autrui jusqu'à ce que je parvienne à une certaine maturité. J'aime obliger les lecteurs à regarder au-delà de l'aspect physique. Remarquez, mes héroïnes sont toujours des filles assez mignonnes, alors je suis mal placée pour faire la leçon à qui que ce soit.

Ajoutons que *Les Jours de l'ombre* était la réponse à une vieille question soulevée en atelier d'écriture, à savoir comment on pourrait justifier la construction d'une société de type médiévale dans une colonie humaine.

Enfin, pour être honnête, ajoutons également qu'après avoir publié quelques romans de SF pour la jeunesse, j'ai souvent récolté ce commentaire de la part des adultes: «Enfin des héroïnes, des filles!, dans un genre masculin.» A partir du moment où j'ai pris conscience de ce fait, c'était difficile de ne pas en tenir compte. Mais je ne fais pas exprès d'avoir des personnages féminins. Par exemple, le roman auquel je travaille en ce moment est narré du point de vue d'un homme. Disons que je ne laisse pas de contraintes se placer entre moi et l'histoire que j'ai envie de raconter.

Quel est votre genre de prédilection ?

Mon genre de prédilection est définitivement la SF. J'ai écrit du «mystère» et du fantastique en littérature jeunesse, et j'ai encore des projets qui ne relèvent pas de la SF, mais je suis plus à l'aise dans la fiction spéculative et la construction de monde.

Dans votre production, quel est votre meilleur livre, d'après-vous ? Et pourquoi ?

Ouille, question difficile! Je suis une affreuse perfectionniste, toujours insatisfaite! Je réponds souvent que mon meilleur livre est à venir, que le prochain sera meilleur... Pour être honnête, toutefois, je suis assez contente des *Jours de l'ombre*. J'attends encore un commentaire négatif sur ce roman, tout en l'appréhendant. Des personnes de milieux très différents, des lecteurs de tout genre l'ont aimé. Mon grand plaisir a été de séduire des lectrices et des lec-

Je ne tolère pas l'intolérance!

teurs qui n'aiment pas la SF - mais j'étais très soulagée que le roman plaise aussi à des amateurs du genre.

Pourquoi suis-je si contente? Peut-être parce que c'est le premier roman pour lequel je me suis sentie en maîtrise de mon travail. Il s'agit de mon 24e livre publié - 35 ans de pratique de l'écriture, 21 ans après la publication de ma première nouvelle. Pour la première fois, j'ai réussi à atteindre un niveau que je juge professionnel avant de soumettre le manuscrit à mon éditeur pour une première lecture. Je travaille seule, maintenant. Pendant des années, j'ai fait lire mes textes à des confrères et amis afin de solliciter une opinion avant de soumettre l'œuvre pour publication. Depuis quelques années, mes directeurs littéraires (Daniel Sernine en jeunesse et Jean Pettigrew pour adultes) étaient mes premiers lecteurs. J'avais toujours besoin de leur soutien et de leurs commentaires pour peaufiner mes romans et les amener «à niveau». Avec *Les Jours de l'ombre*, j'ai été capable de suffisamment de recul pour effectuer presque tout le travail. Je ne prétends pas que le manuscrit était parfait et prêt pour publication quand je l'ai remis à Jean Pettigrew - loin de là! Mais il restait vraiment, pour une fois, de très mineures corrections.

Et maintenant... j'angoisse à l'idée de ne pas atteindre le même niveau avec le prochain!

Quels sont vos auteurs favoris ?

Autre question à laquelle il m'est très difficile de répondre! J'aime beaucoup trop d'auteurs pour pouvoir les nommer, et cela évolue d'un mois à l'autre, au fil des découvertes. Cela va d'Alexandre Dumas à Mézières et Christin!

Les auteurs qui m'ont le plus influencée sont mes confrères et consœurs, car lorsque j'ai découvert leur existence, j'ai su qu'il était possible d'écrire et de publier de la SF au Québec. On m'a toujours comparée à Elisabeth Vonarburg, qui a effectivement eu une influence énorme sur mon travail, mais on oublie souvent Daniel Sernine, qui m'a «dirigée» durant les années où je publiais dans Jeunesse-Pop. J'espère que les lecteurs verront aussi l'influence d'Esther Rochon dans «*Les jours de l'ombre*», car c'est une auteure que j'adore, surtout ses *Chroniques Infernales*.

Ces dernières années, je me suis rendu compte que mes «livres cultes» relevaient tous de la construction de monde, que ce soit en SF ou en fantasy: Tolkien pour *Le Seigneur des anneaux*, Ursula Le Guin, qui est l'une de mes favorites en SF mais dont mon bouquin préféré est *Terremer*, Herbert pour *Dune*, Vonarburg pour *Tyranaël*...

Je lis aussi beaucoup de polars, surtout des romans dont l'intrigue se situe dans un contexte «autre»: autre pays ou autre époque.

Vos projets ?

Trois romans de SF - regroupés en trilogie ou en série, je l'ignore encore. Le brouillon du 2e est déjà rédigé, et je suis à écrire le premier. Evidemment, j'en parle sous réserve d'acceptation par mon éditeur. Ce serait un retour vers les colonies que j'avais imaginées sans les approfondir dans mes romans jeunesse: Arkadie et Cristobal. On y verrait ce qu'il est advenu de ces mondes après le «Changement» décrit dans *Le Sable et l'acier*, c'est-à-dire après qu'une guerre ait rompu tout contact entre la Terre et ses colonies. Le titre de travail de la série et/ou trilogie serait *Les Laganière*, car les trois romans mettent en scène les personnages d'une même famille. En fait, j'ai l'impression de travailler à une sorte de téléroman du terroir comme en faisait Gauvreau et Victor-Lévy Beaulieu à la belle

époque de Radio-Canada: la saga d'une famille à travers des difficultés de la vie... Ce serait de la SF plus «classique» (en tout cas, sans l'aspect un peu fantasy des *Jours de l'ombre*).

Et puis, il y a toujours des nouvelles en chantier, des idées de romans jeunesse, d'autres projets de SF... Les idées ne manquent pas... et j'espère écrire encore longtemps!

La SF vous laisse-t-elle plus de liberté que la littérature générale ?

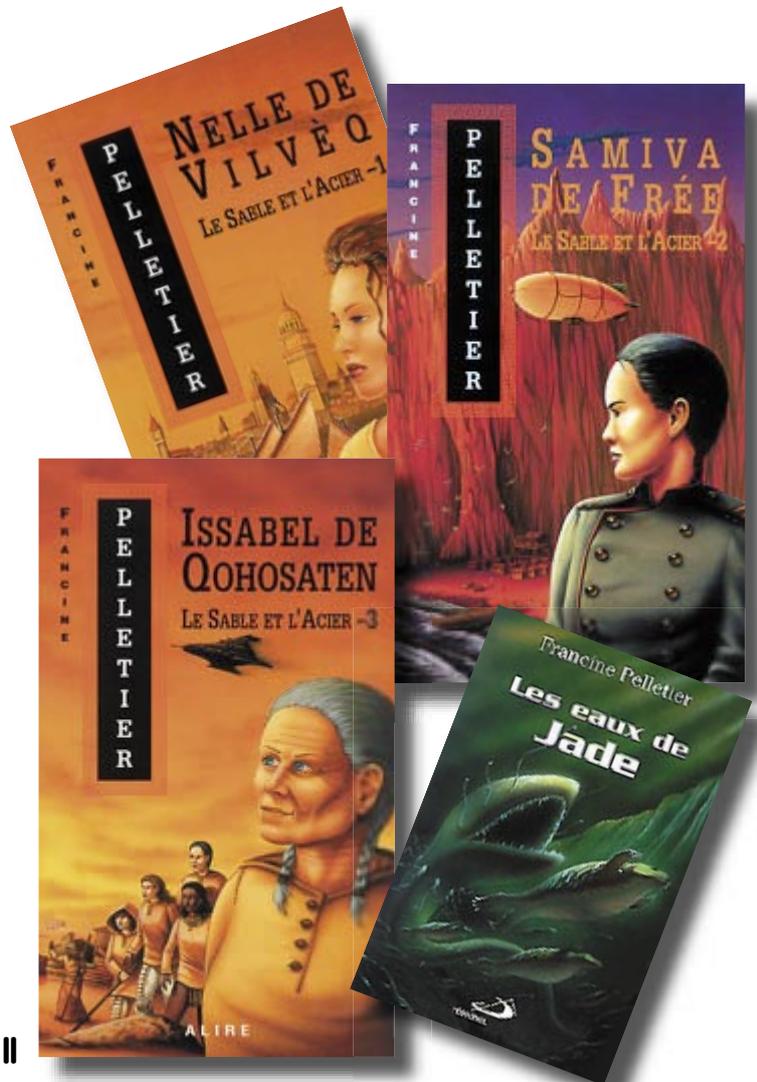
Oui et non: ayant appris le travail de l'écriture dans le cadre des ateliers dirigés par Elisabeth Vonarburg, j'accorde une énorme importance à l'effet de vraisemblance, et cela pose parfois des contraintes. Toutefois, j'avoue que je ne me suis guère souciée de la réalité dans *Les Jours de l'ombre*. J'ai supposé qu'il existait tout un tas de raisons pouvant expliquer qu'une lune reflète une lumière verte... et tant pis si c'est impossible!

Il y a également des limites à la création d'espèces animales ou végétales. La télé et le cinéma nous en ont déjà tellement montrées! Comment atteindre une certaine originalité?

Autre contrainte: l'être humain reste un être humain, quel que soit le monde dans lequel il évolue. Il faut le caractériser et rendre ses gestes vraisemblables.

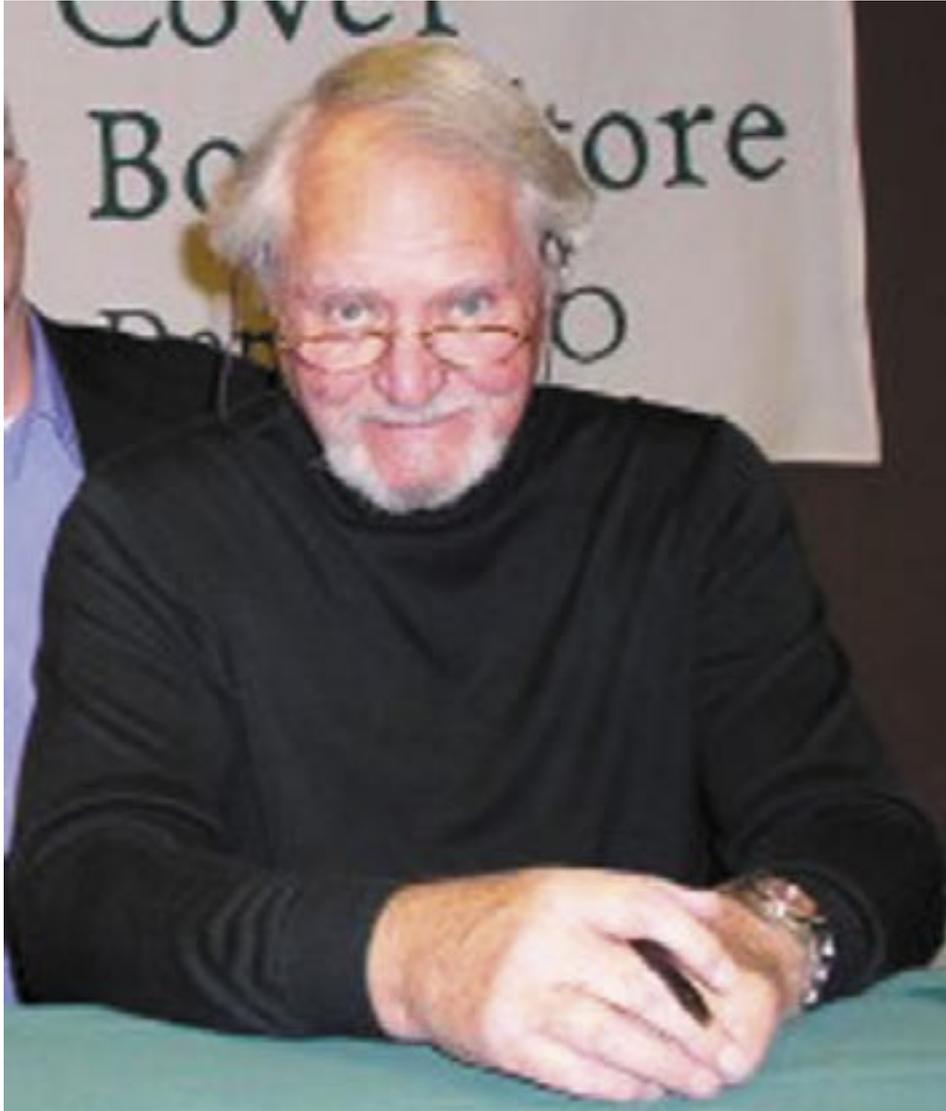
Bref, je crois que tout genre littéraire, toute littérature, possède ses règles, ses limites et ses contraintes. Mes personnages sont des rebelles, mais le suis-je? J'imagine que si je ne me sentais pas parfaitement à l'aise en SF, je changerais de genre!

Propos recueillis en décembre 2004.



LE MONDE DES BEST-SELLERS

Depuis de nombreuses années, les auteurs d'Imaginaire au sens le plus large squattent régulièrement les sommets des listes de vente. Même si en Europe, certaines maisons d'éditions francophones s'empres- sent généralement de donner aux romans de ces auteurs des allures de collections « blanches », l'ama- teur ne s'y trompe pas. Phénix Mag s'en va donc faire un tour du côté des sommets des listes de vente « populaires ». Pour débiter cette série ? L'empereur de la grande aventure 'marine' : Clive Cussler.



CLIVE CUSSLER

Sur les Traces de Clive Cussler

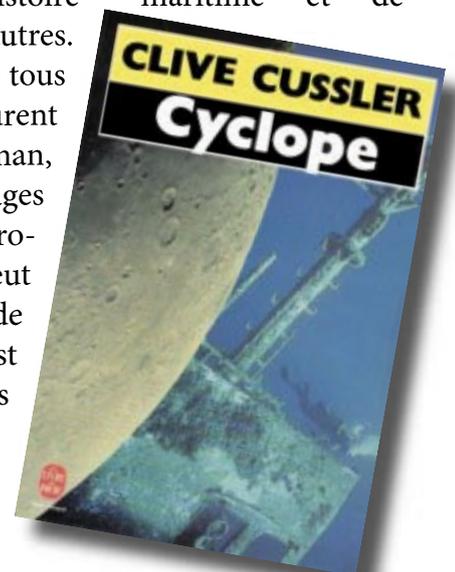
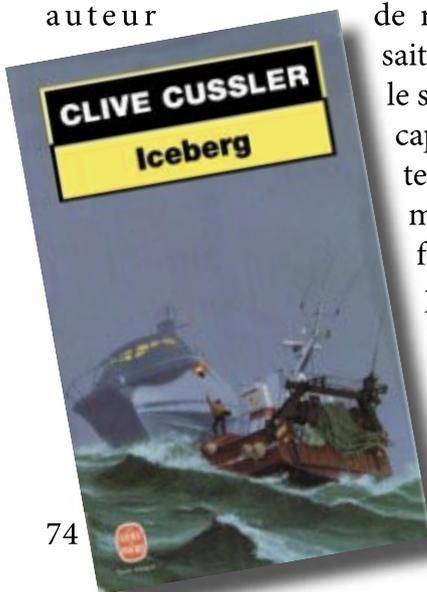
Par François Berrué

Qui n'a jamais succombé au doux plaisir de se plonger dans un roman d'aventures bien divertissant allongé sur une plage, ou vautré sur une confortable couette ? Qui ne s'est jamais envolé vers des horizons lointains en suivant les aventures tumultueuses d'un héros d'acier luttant contre d'occultes forces du mal ? Hein, franchement ? Mais trouver l'auteur et le genre de romans qui sauront parfaitement mobiliser tout l'imaginaire du lecteur exigeant qu'on s'imagine être n'est pas toujours une tâche aisée. La science-fiction ? On n'est pas toujours disposé à être trop dépaycé ! Les romans d'espionnage ? L'obsession du détail hyper-réaliste, l'attachement à coller à outrance au réel dont font preuve de nombreux auteurs modernes rendent parfois les aventures de leur héros trop prévisibles ou trop limitées. Bref, trouver chaussure à son pied, ou plutôt auteur à sa lecture dans le cas présent, n'est pas facile et nécessite parfois de subir plusieurs auteurs moyens avant de trouver l'élus. Tâchons de gagner du temps : il est un auteur

de romans d'aventure qui sait à merveille composer le subtil élixir d'un roman captivant, de ceux qu'on termine à 4 heures du matin après s'être dit 39 fois : « Encore un chapitre et je dors ! ». Ce romancier, peu connu dans la communauté francophone, c'est Clive Cussler. Aujourd'hui âgé de 74 ans, passionné de

plongée, de chasse aux épaves et collectionneur de voitures anciennes, cet aventurier-écrivain à la vie plus qu'agitée et bien remplie compte aujourd'hui à son actif plus d'une trentaine de romans.

Mais qu'ont-ils de si particulier, ces romans ? Tout d'abord, leurs personnages, bien sûr. Le héros de Cussler, fortement inspiré de son propre créateur, c'est Dirk Pitt, un brillant et astucieux ingénieur de marine, ancien major de l'US Air Force travaillant désormais pour la NUMA, une agence gouvernementale américaine qui est au monde marin ce qu'est la NASA à l'espace. Dirk Pitt est entouré d'une cohorte de personnages typiques d'un bon roman d'aventure : Al Giordino, l'inséparable copain blagueur et jovial du héros, l'amiral Sandecker, le patron de ce couple incontrôlable, Loren Smith, la députée américaine, assure le rôle de la compagne intelligente et sexy du héros. D'autres s'y ajoutent, tels qu'un génie de l'informatique ou un millionnaire passionné d'histoire maritime et de gastronomie entre autres. L'originalité, c'est que tous ces personnages assurent l'action de chaque roman, à l'instar de personnages de série télé. D'un roman à l'autre, on peut suivre l'évolution de leurs vies. Car, et c'est à souligner, les héros de Cussler, contrairement à un James Bond intemporel,

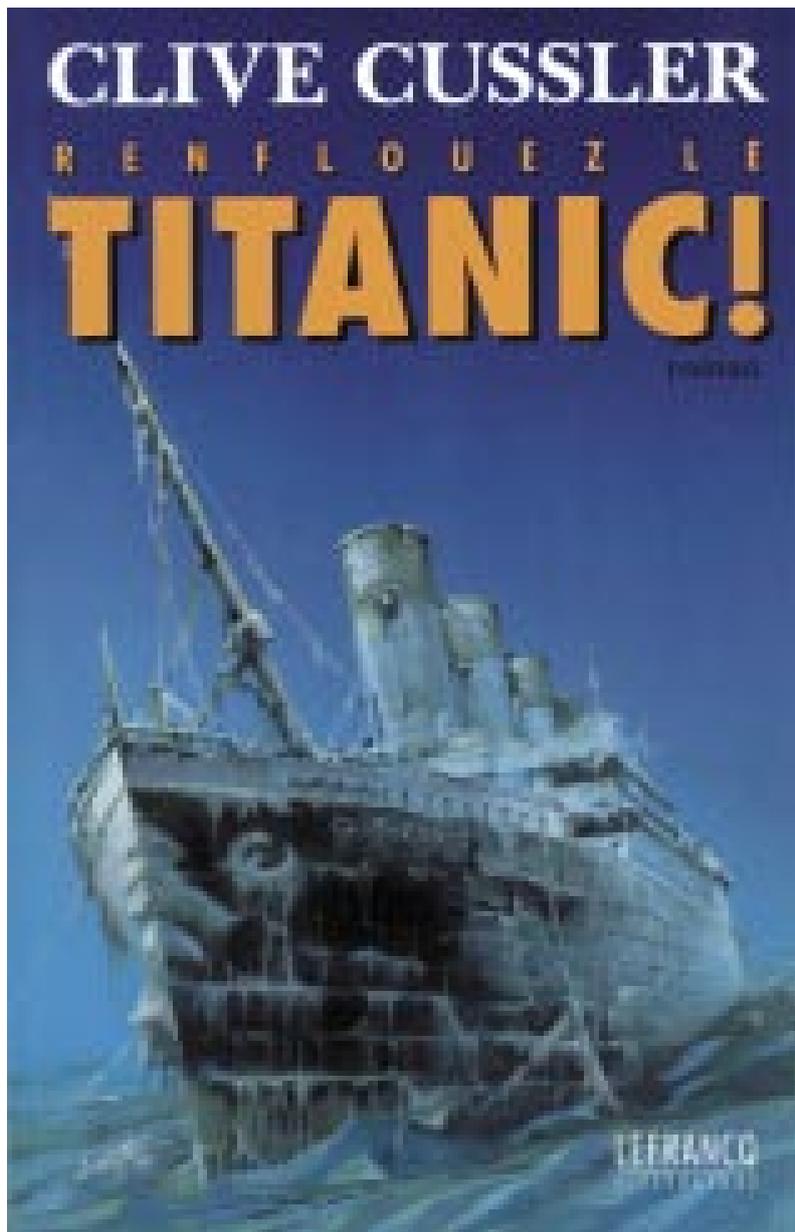


vieillissent, donnant sans cesse un nouveau visage à leurs aventures ! Dirk Pitt, d'abord héros increvable à l'énergie exaspérante dans ses premières aventures, devient au fil du temps un presque quinquagénaire qui doit apprendre à conjuguer avec son âge. Un héros destructible, en somme ! Autant dire un mouton noir dans le monde imputrescible des héros de roman. Les personnages de Cussler, bien que déterminés, vaillants et invincibles, brillent particulièrement par l'humanité qu'ils dégagent.

Là où Cussler sort vraiment du lot des romanciers d'aventure, c'est dans l'imagination débordante qu'il mobilise pour faire vivre des aventures incroyables à ses personnages. Le style même de ces aventures n'est pas original en soi : le héros doit, la plupart du temps, découvrir et affronter un affreux méchant à l'ambition aussi démoniaque que démesurée, en vivant maintes actions rocambolesques et trépidantes aux quatre coins du globe. On retrouve aisément

un parfum de James Bond ou d'Indiana Jones dans les aventures de Dirk Pitt ! Mais Cussler est un véritable équilibriste de l'imaginaire : en vrai virtuose, il parvient à élaborer des scènes grandioses et des actions à peine croyables qu'il rend, par un miracle insondable, précisément tout à fait crédibles. Ce n'est qu'en refermant le livre qu'on se surprend à penser : « C'était du délire profond, ce que je viens de lire ! » On pourra ainsi, au fil des romans, assister au renflouage du Titanic, à la découverte de l'El Dorado ou de la bibliothèque perdue d'Alexandrie, ou même à une épique bataille silencieuse sur le sol lunaire !...

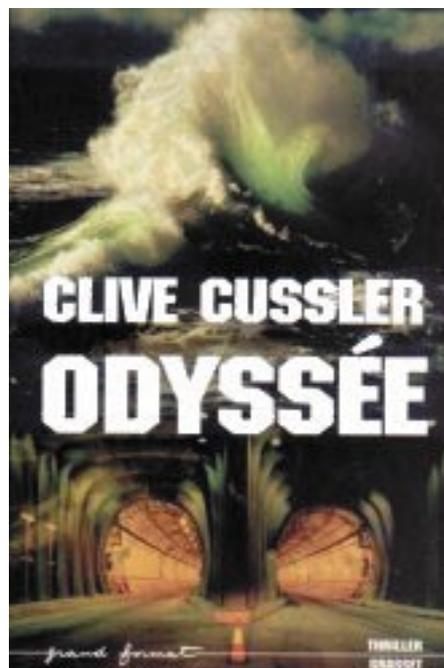
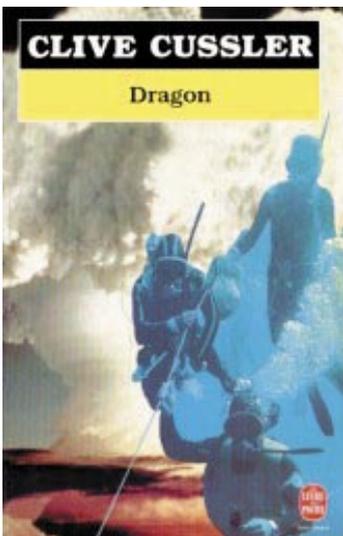
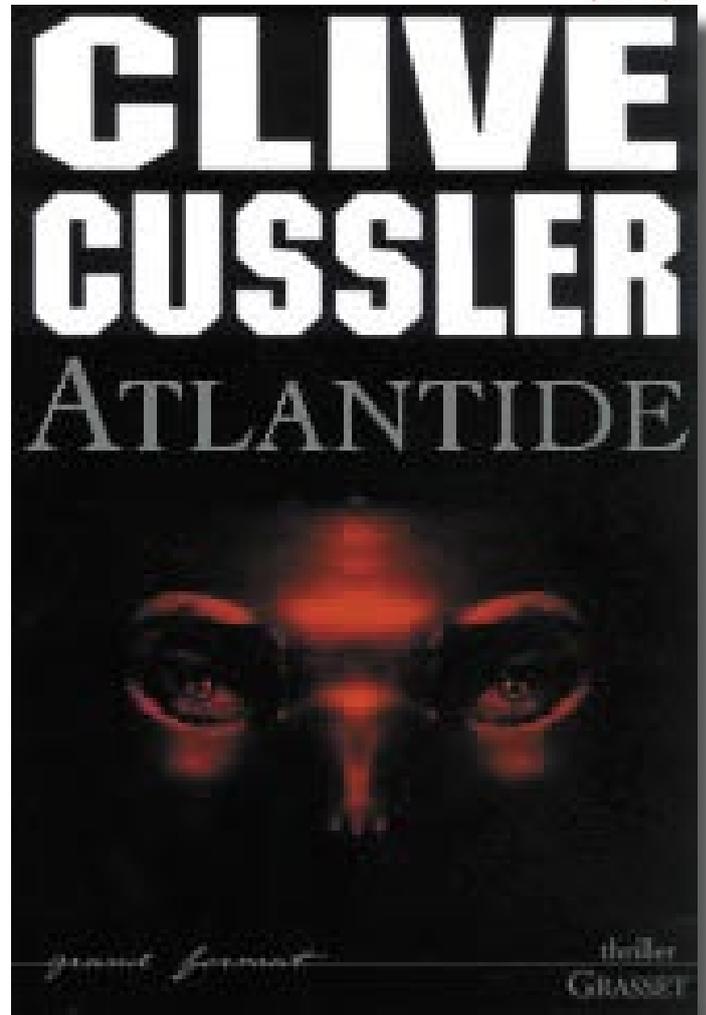
L'auteur ne s'impose aucune limite dans les aventures de ses héros, du moment qu'il parvient à les rendre envisageables par une écriture simple et efficace. Ainsi, dans *Sahara*, Cussler fait même apparaître, en plein désert, l'épave d'un bateau de la marine yankee, à bord duquel Dirk Pitt retrouve la dépouille d'Abraham Lincoln ! C'est cette imagination sans borne, libre de toute contrainte de réalisme acharné, qui fait le secret de Cussler. Par une écriture apparemment simple mais réellement prenante, il parvient toujours à ouvrir l'esprit de ses lecteurs pour le rendre perméable à des scènes extraordinaires. Cussler est le guide ultime pour l'évasion, celui qui vous prend par la main et vous ouvre, mine de rien, les portes d'un imaginaire qu'à priori, on se refuse à franchir, étrié par le réalisme qu'on attend d'un roman d'aventure. Une fois de l'autre côté, on se délecte sans le moindre scrupule de cette soudaine liberté d'imaginer.



Comme tout romancier, Cussler a un style qui lui est propre. Son écriture est simple. Pas de phrases trop élaborées, par de tournures sophistiquées... Il va à l'essentiel : maintenir le lecteur en haleine, et préserver son envie de connaître la suite de l'histoire. Son seul but est de divertir, dans tous les sens nobles que peut revêtir le terme. Depuis le début de sa carrière de romancier, il aime à se définir comme un amuseur plutôt qu'un écrivain. L'important pour lui, c'est de divertir au mieux le lecteur et lui donner, selon ses propres termes, « l'impression qu'il en a eu pour son

argent ». Sans l'ambition de devenir une référence littéraire, Cussler consacre donc toute son énergie créatrice à écrire des histoires passionnantes sans contrainte. Bien que son style soit sobre, Cussler a une spécialité : les catastrophes. Il n'a pas son pareil pour décrire un événement cataclysmique, tel qu'un raz-de-marée dans *L'or des Incas*, la chute d'un énorme météore sur terre dans *Atlantide* ou une explosion nucléaire en plein océan dans *Dragon*, par exemple. Ces scènes extraordinaires sont décrites avec une telle intensité et un choix si fin du vocabulaire que personnellement, je me suis surpris à retenir ma respiration en lisant la scène où Dirk Pitt est emporté par une énorme vague dans *Cyclope* !

Clive Cussler, artisan aguerri de l'imaginaire plutôt que référence de haute littérature, est donc un auteur à découvrir absolument, le compagnon aussi indispensable qu'idéal pour passer un bon moment de détente et d'évasion au chaud, un livre à la main. Et mieux vaut commencer par ses premiers romans, moins bons, mais précurseurs des savoureux volumes qui suivent, car dès qu'on ouvre un Cussler, on se lance pour tous les lire...



Par Bruno Peeters

B
E
R
T
H
E
L
L
O
Tf
r
a
n
c
i
s

PHENIX vous connaît bien, ne fut-ce que par le Prix Masterton que vous avez cueilli des mains du Maître à la Foire du Livre de Bruxelles en 2003, pour *Le Serpent à colerette*. Voici à présent la parution d'un recueil s'ouvrant précisément par cette nouvelle. Pouvez-vous nous raconter la genèse de cette aventure ?

Elle s'est faite sous l'impulsion simultanée de Richard Comballot et d'Olivier Girard. Le premier m'avait commandé des nouvelles pour plusieurs anthologies, en particulier *Les Ombres de Peter Pan* (Mnémos, mai 2004) et *Les Miroirs d'Alice* (Mnémos, novembre 2004). Le second souhaitait rééditer *Le Serpent à colerette* au Béal, dans un recueil qui rassemblerait des nouvelles déjà parues et quelques inédits. Comme je voulais donner au *Serpent à colerette* – conte sur le viol et l'inceste – un pendant évoquant le thème de la différence et de l'intolérance, j'ai profité de l'occasion pour écrire *Le Cœur à trois temps*. L'ensemble a donc vu le jour

naturellement et, les fées veillant au grain, Joëlle Wintrebert a eu la gentillesse de l'embellir d'une préface.

Avant toutes choses : il y a beaucoup de figures d'enfants dans *Forêts secrètes*. Pourquoi ?

Des enfants, il y en a dans la plupart de mes textes – romans ou nouvelles. Pour connaître mes personnages, j'aime bien les imaginer quand ils sont petits et les voir grandir en fonction de ce qu'ils ont vécu alors. De plus, *Forêts secrètes* se situe fréquemment dans l'univers du conte, qui constitue un des lieux où l'inconscient, pour s'exprimer, utilise les images de l'enfance. Même lorsqu'il s'agit de contes pour adultes, on reste proche de cette zone mystérieuse et il est logique d'y faire intervenir des héros en herbe.

Deux nouvelles, les extrêmes, se réfèrent au pays des Forêts Secrètes. Quel est ce pays, et pourquoi se fait-il rare ?

Ces deux textes sont des contes plutôt que des nouvelles. Et le pays des *Forêts secrètes*, c'est mon "Il était une fois" à moi. Je l'ai introduit dans la première phrase de *La Maison brisée*. L'étude psychanalytique des contes de fées montre que la forêt symbolise les profondeurs de l'inconscient, et le petit Pierre-Plume, justement, y trouve la réponse à la question insoluble qu'il se pose (le divorce de ses parents). Par la suite, chaque fois que j'ai écrit un conte, je me suis placé sous la protection de ces futaies. *Le Serpent à colletterette* et *Le Cœur à trois temps* étaient au départ destinés aux enfants. Mais la frilosité des éditeurs pour la jeunesse m'a finalement conduit à les adresser aux adultes. Malgré cela, je ne crois pas que le pays des *Forêts Secrètes* se fasse rare – pas plus que ne le doivent les choses précieuses. Chacun porte le sien en lui et peut en retrouver le chemin s'il le désire.

Par deux fois, vous êtes très humoristique. Je pense aux récits centrés sur Alice et sur Peter Pan. Et, dans ce dernier, vous êtes même un rien cynique. Serait-ce votre côté 'conte philosophique' à la Voltaire ?

Si vous voulez ; encore qu'il y a plus de morale

chez Voltaire que chez moi ! Mon ami Marc Petit m'a dit un jour que mon univers, c'était "Alice au pays du marquis de Sade". Quand Richard Combailot m'a demandé une nouvelle sur Alice, j'ai décidé de prendre cette formule au pied de la lettre, et d'envoyer la demoiselle chez le bon marquis.



Francis Berthelot *Forêts secrètes*

« Au pays des Forêts Secrètes se trouvait, jadis... » : ainsi commencent les première et dernière nouvelles des huit que comprend ce merveilleux recueil, comme un livre de contes mystérieux. Tel est le caractère des récits de Francis Berthelot, se situant à la lisière des mondes de l'Imaginaire. N'est-il pas, par ailleurs, spécialiste en 'narratologie' et auteur d'un bel article sur ce qu'il nomme, précisément, les 'transfictions' ? (voyez son site <http://francis.berthelot.monsite.wanadoo.fr>). Joliment introduit par Joëlle Wintrebert, les nouvelles de ce « magicien des marges » relèvent de l'art poétique avant tout, violent, tragique, romantique ou rieur. Deux d'entre elles sont ouvertement humoristiques : *La Nouvelle Alice* revisite Lewis Carroll via ... Sade, tandis que *Peter Paon et la fée Crochette* est un petit pamphlet philosophique aussi drôle que pertinent. L'on y rencontrera la fée Yankette, ou la fée Soviète, et l'on apprendra comment se termina la guerre froide. *La Gantière et l'équarisseur* et *Rire de verre*, directs et fantasmatiques, révèlent une cruauté assez typique de l'écrivain, pour qui Mal et Beauté peuvent coexister. Très onirique, *Peinture de nuit* est carrément surréaliste, par son dialogue entre un peintre et son modèle, prisonnier du tableau. *Mêrélune* est le récit le plus écrit, le plus peau liné. Histoire de deux âmes solitaires sur fond marin. Lisez ceci : « Elle vit dans le murmure sans fin du ressac. Elle a fait sienne la respiration des vagues, comme ceux qui meurent quand la marée s'en va. Ses yeux ont la couleur d'un horizon royé. Elle dort au milieu des rochers, et prolonge ses rêves en jeux qu'elle ne comprend pas. Les nuages lui semblent si proches qu'elle a peur de s'y prendre les cheveux. ». Comme cela est beau. Les deux nouvelles plus longues ouvrent et ferment le recueil. *Le Serpent à colletterette* (Prix Masterton 2003) renoue avec l'univers de l'enfance bifouée, violée par un étrange musicien et son serpent lubrique. *Le cœur à trois temps*, enfin, clôt l'ouvrage de belle et humaniste manière, en dépeignant les affres d'un jeune garçon 'différent' qui, par la musique, atteindra la plénitude en se sacrifiant pour cette différence. Texte exemplaire, à méditer et à commenter, et que je recommanderais aux enseignants ouverts à l'Imaginaire.

Merci à Francis Berthelot pour cette prose si belle, si profonde, si touchante.

Francis BERTHELOT, *Forêts Secrètes*, Le Béllial, 2004, 236 p.

Bruno PEETERS

Juxtaposer ces deux univers – en intégrant le style de Lewis Carroll et celui de Sade – était un pari très drôle : je ne me suis jamais autant amusé à écrire un texte. Quant à Peter Paon et Crochette, je les ai imaginés en poussant au paroxysme les défauts des héros de J. M. Barrie : la vanité pour l'un, la jalousie pour l'autre. Que cela soit cynique n'est pas pour me déplaire. Face à un monde absurde, le cynisme est un moyen de survie comme un autre.

Tiens, à propos : j'ai une vraie fausse histoire à vous raconter.

Mes grands-parents, qui appartenaient à la haute aristocratie, utilisaient lors des repas une sonnette de table pour appeler les domestiques. C'était une figurine de bronze représentant une élégante du second empire : sa crinoline, qui dissimulait non des jambes mais un battant, formait cloche et tintait délicieusement quand on l'agitait.

Un soir que J. M. Barrie était venu dîner au manoir (je devais avoir six ou sept ans), il a vu ma grand-mère utiliser cet objet insolite et s'est exclamé :

« My God, what is that ? »

Et j'ai répondu :

« My Lord, it is la Fée Clochette. »

Quelques temps après, quand il m'a envoyé un exemplaire de *Peter Pan*, fraîchement sorti de chez l'imprimeur, j'ai été ravi de voir comment il avait immortalisé cette créature – que notre personnel, au demeurant, haïssait.

Si vous réussissez à être drôle, vous êtes parfois aussi grinçant, dans *La Gantière* et dans *Rire de verre*. J'ai écrit que, pour vous, Mal et Beauté pouvaient coexister. Etes-vous d'accord ?

Sauf erreur, c'est le fondement même de la tragédie. Mais pour peu qu'on y ajoute un zeste d'humour, on bascule dans le grinçant. Demandez à Sade, Baudelaire et Lautréamont ce qu'ils en pensent ! Le Mal exerce sur nous une fascination certaine, et les tensions qu'il crée sont un ingrédient indispensable à la tension dramatique. Il est donc à la fois objet de la réflexion et moteur du récit. Qu'il en résulte une forme de beauté est logique. Néanmoins, le problème moral qu'il comporte oblige l'auteur à se positionner par rapport à lui. Prendre le point de vue de

la victime ou de ceux qui la secourent est la solution la plus simple. Adopter celui du bourreau implique une forme de cynisme, et ne peut s'accomplir de manière acceptable pour le lecteur que par le biais d'une distanciation : ironie, hyperbole, caricature, etc.

***Le Serpent à colerette* et *Le Cœur à trois temps* sont deux longs et beaux textes, centrés sur la souffrance. Celle-ci est-elle rédemptrice, à vos yeux ? (aucune allusion à 'La Passion' de Mel Gibson).**

Je ne sais pas si c'est la souffrance en elle-même qui est rédemptrice. Mais il est certain que nombre de mes personnages – surtout ceux qui oscillent entre le bien et le mal – cherchent une rédemption.

Et que pour l'atteindre, ils doivent souffrir un minimum : sinon,

ce ne serait pas drôle. Je ne suis pas très prodigue en happy ends, mais je ne veux pas non plus que mes lecteurs se jettent dans la Seine.

Dans les deux cas que vous évoquez, je termine sur une note

d'espoir, relative, certes, mais quand même. « La

douleur est instructive » dit Silverberg dans *Un Jeu Cruel*. J'ai tendance

à écrire des récits initiatiques, où le héros, avant de se trouver lui-même, commence soit par en baver, soit par se conduire très mal, soit les deux. L'un et l'autre l'aident à se perfectionner.

***Mérelune* est un chef-d'œuvre, admirablement écrit. J'ai fort pensé aux symbolistes, à Maeterlinck en particulier et à sa pièce 'Pelléas et Mélisande'. Ai-je raison ?**

Mérelune a été créé à partir de deux nouvelles que j'avais écrites au début des années 70. A aucun moment, je n'ai pensé à Maeterlinck, mais la référence me plaît bien. Il est de bon ton de le juger précieux, artificiel et démodé. Pour ma part, j'aime beaucoup son théâtre, jusque dans ses défauts. Il y règne une poésie douloureuse, intemporelle, empreinte d'une sourde cruauté, qui s'exprime aussi bien dans les situations que dans la langue. Outre Pelléas, j'ai une affection particulière pour Ariane et Barbe-Bleue, d'où Dukas a tiré un superbe opéra. Il est très possible que son univers m'ait inconsciemment marqué.

**Et
 le pays des
 Forêts secrètes,
 c'est mon
 "Il était une fois"
 à moi.**



La musique est centrale dans *Le cœur à trois temps*. Et je lis, sur votre site, que vous aimez Serge Prokofiev. Parlez-nous de votre affection pour la musique, de celle que vous aimez, de Prokofiev, et l'influence de la musique sur vos écrits.

Pour moi, la musique est une drogue, mais je n'envie pas de m'en désintoxiquer. En particulier la musique russe : de Glinka à Chostakovitch, en passant par Tchaïkovski, le Groupe des Cinq, Glazounov, Glière, Miaskovski, Khatchaturian... Et Prokofiev, bien entendu, qui est depuis toujours mon préféré. Ce que j'aime chez lui, outre son extrême richesse mélodique, c'est le fait qu'il intègre trois dimensions – le lyrisme, l'humour et la violence – dans des structures parfaitement rigoureuses. Je trouve là autant d'échos à mes propres tendances, dans ce qu'elles ont à la fois de fort et de contradictoire. Il est certain que baigner dans ce type de musique ne peut que conditionner ce que j'écris, aussi bien au niveau de la tension dramatique qu'en termes d'atmosphère, de contrastes, d'images, et bien sûr de musicalité.

Laustère essayiste de *La Métamorphose généralisée* se révèle ici un conteur charmant, poétique, farceur, amusé, ou profondément humaniste. S'agirait-il d'une détente de la métamorphose ?

Humaniste, je l'étais déjà – bien que foncièrement misanthrope ! Poète aussi, je crois, si l'on peut employer ce mot sans paraître prétentieux. Ce qui est

nouveau, en revanche, c'est la dimension facétieuse qui apparaît dans des textes comme *Peter Paon* ou *La Nouvelle Alice*. Je ne l'avais jamais explorée de façon aussi libre. Mon penchant naturel, c'est le mélo, dont je tempère en général les excès avec un zest d'ironie. Là, je suis allé plus loin, et j'avoue que ça m'a beaucoup plu. Une nouvelle métamorphose, oui, sans doute. Ecrire des nouvelles a ceci d'agréable qu'on peut y découvrir des voies insoupçonnées.

Eternelle question finale, au tournant : quels sont vos projets ?

Côté théorie, je termine un essai-guide sur les trans-fictions – la zone frontalière entre le mainstream et les littératures de l'imaginaire – qui doit paraître en automne 2005 en Folio SF. Côté fiction, je poursuis mon cycle *Le Rêve du Demiurge* dont *Nuit de colère* est le cinquième volume. Le sixième, *Hadès Palace*, devrait sortir l'année prochaine. Le septième, *Le Petit cabaret des morts*, est en cours d'écriture. Le huitième et le neuvième sont en gestation...

<http://francis.berthelot.monsite.wanadoo.fr/>

Propos recueillis en novembre 2004.

LE CHATEAU AMBULANT

Par Joséphe Ghenzer

Librement adapté du «Château de Hurle», un roman britannique de Diana Wynne Jones tout particulièrement destiné aux enfants, Le Château Ambulant est le nouveau film d'animation, écrit et réalisé par Hayao Miyazaki, et produit par les non moins célèbres studios Ghibli.

LA MALEDICTION

Agée de 18 ans, Sophie est la fille aînée de la chapellerie Hatter qui menait une vie particulièrement paisible jusqu'au jour où, alors qu'elle est brusquement poursuivie par de terrifiants hommes caoutchouc, elle est sauvée, in extremis, par un bel et mystérieux inconnu, semblant surgir de nulle part et qui s'envole avec elle dans les airs avant de la déposer un peu plus loin en lieu sûr. Peu de temps après, elle est abordée par une étrange et inquiétante femme qui s'avère être la Sorcière des Landes. Cette dernière intime l'ordre à la jeune fille de lui révéler où se trouve Hauru. Ignorant complètement de qui elle parle, Sophie est bien incapable de lui répondre. En représailles, la Sorcière des Landes lui jette alors un mauvais sort qui, du coup, transforme la ravissante jeune fille en une vieille femme âgée de 90 ans, toute ridée et percluse de rhumatismes. N'arrivant pas à supporter sa nouvelle apparence, Sophie décide alors de quitter dans le plus grand secret sa famille bien aimée et de partir à l'aventure.

LA GUERRE DES MAGICIENS

En chemin, elle fait la connaissance d'un épouvantail dégingandé qu'elle surnomme «Navet» en raison de la forme de sa tête et qui va la guider vers un étrange château afin qu'elle puisse y trouver refuge. N'ayant plus nulle part où vivre, Sophie décide d'y rester et propose alors au Maître des lieux, qui s'avère être justement Hauru, le beau jeune homme fantasque qui l'avait secourue quelques temps auparavant, d'y faire le ménage en échange de son hébergement. Hauru est, en réalité, un puissant Magicien, possédant de fabuleux pouvoirs ainsi que plusieurs identités (Hauru, Jenkins ou Pendragon, suivant les différents endroits

où il se rend), mais qui oscille sans cesse entre le Bien et le Mal. Pendant ce temps-là à l'extérieur, une terrible guerre s'est déclarée et le Roi fait rechercher partout Hauru car il est prêt à tout pour que ce dernier se range à ses côtés. Bien qu'il aimerait que cesse cette horrible guerre, Hauru préfère toutefois rester en dehors de toutes ces machinations politiques, de peur que son «côté obscur» ne prenne définitivement le dessus mais, heureusement, l'amour que lui porte en secret Sophie va l'aider à reprendre le dessus et à choisir le bon camp.

L'ETRANGE CHATEAU

Dans ce fameux Château habitent Sophie, Marko (le jeune serviteur de Hauru), Hauru ainsi que Calcifer, le Démon du feu, dont la survie est étroitement liée à celle du Magicien. C'est grâce au singulier pouvoir de Calcifer, qui a l'apparence de flammes en mouvement, que le Château Ambulant a l'étrange particularité de se mouvoir sur de grandes pattes, à la simple demande de son Maître. De plus, en actionnant la poignée de la porte d'entrée, de telle ou telle façon, le Château se retrouve automatiquement dans des endroits extrêmement différents, allant d'une prairie paradisiaque à des lieux terrifiants recouverts de brume, en passant par diverses villes. En conséquence de quoi, le récit se déroule donc simultanément dans plusieurs lieux, permettant ainsi de montrer toutes sortes de paysages très variés (du plus idyllique au plus menaçant). Les décors baroques situés en arrière-plans, tout à la fois réalistes et poétiques, sont, une fois encore, le fondement des multiples mondes imaginaires qui sont incontestablement la marque de fabrique de Miyazaki.

L'UNIVERS DU MAÎTRE MAGICIEN

Comme Miyazaki a toujours considéré que la réalité était une chose mouvante et que les esprits sont partout, il s'est donc trouvé parfaitement à l'aise dans ce nouvel univers magique, où la plupart des personnages se battent à coup de sortilèges (comme dans Princesse Mononoke ou dans Le Voyage de Chi-

UN FILM DE HAYAO MIYAZAKI

APRÈS PRINCESSE MONONOKÉ
ET LE VOYAGE DE CHIHIRO

LE CHÂTEAU AMBULANT

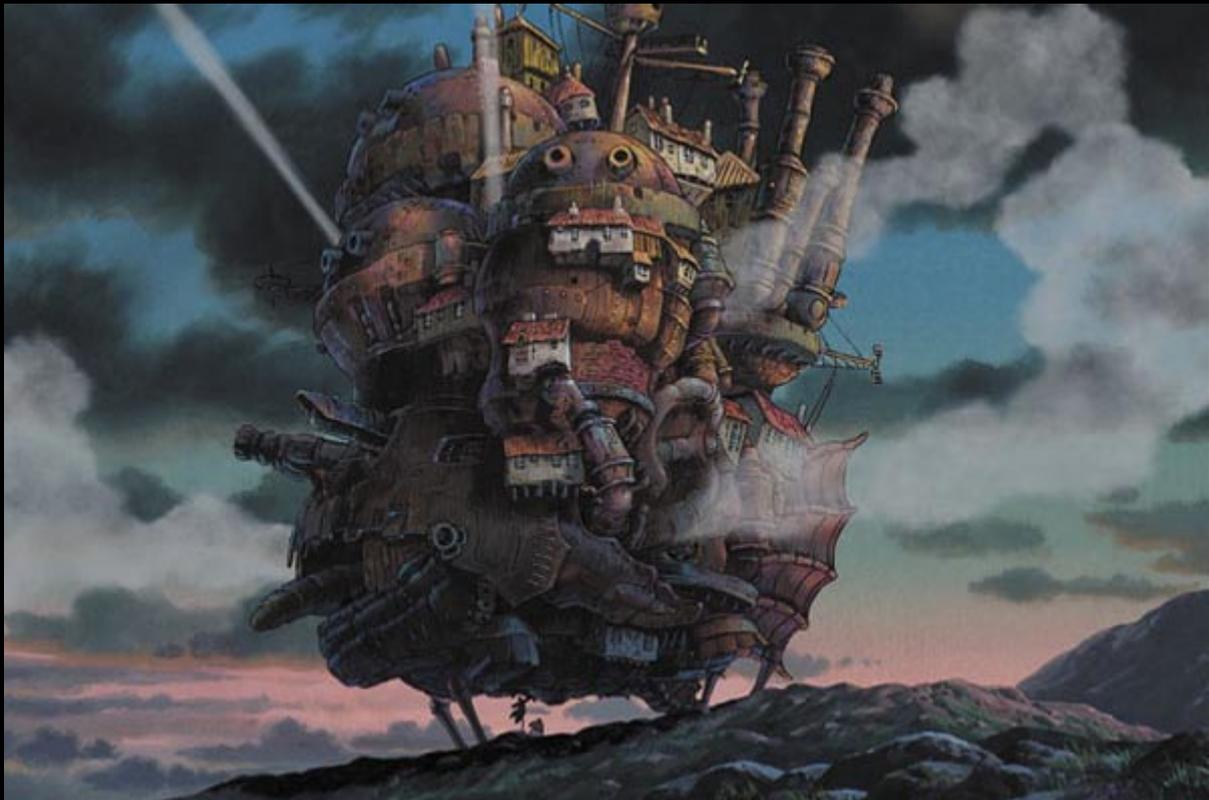
Howl's Moving Castle

この城が動く。



KODAMA SHOTEN STUDIO GHIBLI NIPPON TELEVISION NETWORK DENFEN BUNNA VISTA HOME ENTERTAINMENT MITSUBISHI TOHO
PRESENTANT LA PRODUCTION DE STUDIO GHIBLI LES CÉLÉBRÉS ANIMÉS JAPONAIS • HOWL'S MOVING CASTLE © ANIMÉ LE ROMAN DE DIANA WYNNE JONES SCÉNARIO DE HAYAO MIYAZAKI
DIRECTION DE L'ANIMATION STUDIO GHIBLI PRODUIT PAR TOSHIO SUZUKI RÉALISÉ PAR HAYAO MIYAZAKI
2004 NIPPON TELEVISION

Distributed by
New York International
Films



hiro), et où personne n'est, en réalité, ce qu'il semble être. C'est ainsi que sous son apparence de vieille femme, Sophie conserve constamment son âme de jeune fille, que l'épouvantail (au sourire identique à celui de Totoro) est en fait un Prince qui a été victime d'un sortilège et que, de son côté, Hauru (qui possède différentes identités, suivant les divers lieux où se déplace le Château Ambulant) peut se transformer en oiseau de proie ou encore prendre à volonté l'apparence du Roi. On retrouve également ici l'omniprésence de thèmes tels que ceux de la magie, de la famille recomposée et de la tolérance, qui sont si chers à Miyazaki, auxquels s'ajoutent également un certain nombre de réflexions sur les problèmes liés à l'âge.

Par rapport au roman originel, Miyazaki rajoute ici toute une artillerie de machines volantes (comme dans *Le Château Dans Le Ciel*) ou flottantes (comme dans *Porco Rosso*), afin d'insister sur les menaces de guerre (dans le livre, il n'était seulement vaguement question que d'un conflit avec deux royaumes voisins). Comme dans le roman, le Château est à peine décrit. Miyazaki laisse libre cours à son imagination et en fait une sorte de tas de ferraille, soufflant, ahanant et comportant bon nombre de passerelles, de tourelles et d'escaliers dérobés. De même, il fait de Calcifer, le Démon du feu, un véritable personnage à part entière qui s'époumone à faire avancer le Château.

Si de prime abord Le Château Ambulant semble plus sombre, plus complexe (en partie à cause du grand nombre d'entrées et de sorties que comporte le Châ-

teau), voire même parfois carrément déroutant, et destiné à un public plus adulte que ceux de ses précédents films d'animation (en raison de l'affrontement de toutes sortes de magiciens, sorcières et démons), le scénario n'en comporte pas moins une certaine dose d'humour (comme l'obsession d'Hauru pour ses cheveux ou encore le personnage cocasse et désopilant de Hihn, le chien qui sert de messager à Mme Suliman). De plus tout au long de l'histoire, beaucoup de choses restent volontairement floues, laissant ainsi au spectateur tout le loisir de s'inventer ses propres explications. En outre, comme d'habitude, la bande originale du film a été confiée à l'excellent Joe Hisaishi.

Le Château Ambulant
Film d'animation de Hayao Miyazaki
Sortie le 12 janvier
Durée : 1 h 59

DIDIER VAN CAUWELAERT

L'ÉVANGILE DE JIMMY

L'enfer de la satiété de masse

J'envie Van Cauwelaert depuis plusieurs années, sans doute parce qu'il est de Nice et que nous avons le même âge et la même passion d'écrire, mais lui, bien entendu, se débrouille autrement mieux. Je l'apprécie pour ses histoires étranges et totalement fluides, avec des fantômes, des morts qui parlent, des aventures douces, poétiques et intrigantes, à la manière d'un Marcel Aymé. En un peu plus stylisé, en un peu moins décapant. Cauwelaert touche à peu près à tous les registres du romanesque et toujours avec le même bonheur. *L'évangile de Jimmy* ravira donc les amateurs de science-fiction, parce qu'il en est une au plein sens du terme, une fiction élaborée à partir des derniers dérapages (in)contrôlés(?) de la technique biogénétique. Le sujet du roman est d'une simplicité biblique, puisqu'il s'agit de la réincarnation du Christ et de ses problèmes de gonzesses et de fric, quelque part à Los Angeles dans les années deux mille plus. Jimmy n'a aucune connaissance de sa filiation toute particulière, et plutôt que de marcher sur les eaux, il préfère les nettoyer et se contenter de son salaire misérable de pisciniste. Est-ce que les églises américaines superpuissantes et les empires de la communication pourront tolérer pareil scandale ? Est-ce que le fils de Dieu a les moyens de résister à ces tentations d'un nouveau genre ? Cauwelaert ne répond pas vraiment : il préfère laisser libres ses marionnettes, c'est-à-dire les laisser appréhender toutes les facettes absurdes de leur monde de contraintes. La liberté contemporaine naît de la toute-puissance de l'ego de masse : elle est un asservissement voluptueux et consenti. Les hommes se repaissent des spectacles cheap et de nourritures lights, dans la grande folie de la consommation frénétique. La grande force de Jimmy est d'échapper à tout cela, fût-ce au prix suprême du sacrifice. Tout n'est peut-être pas perdu : il y aurait

une rédemption possible du futur. Belle conclusion. Mais donner une fin heureuse à un délire si réaliste, n'est-ce pas cela la véritable invention de ce roman plus qu'inquiétant. Big Brother is loving us. Ne vous réveillez pas !

Didier Van Cauwelaert, L'Évangile de Jimmy, Albin Michel, 2004

OKUBA Kentaro

DIDIER
VAN
CAUWELAERT
L'ÉVANGILE
DE JIMMY
roman



ALBIN MICHEL

AYERDHAL

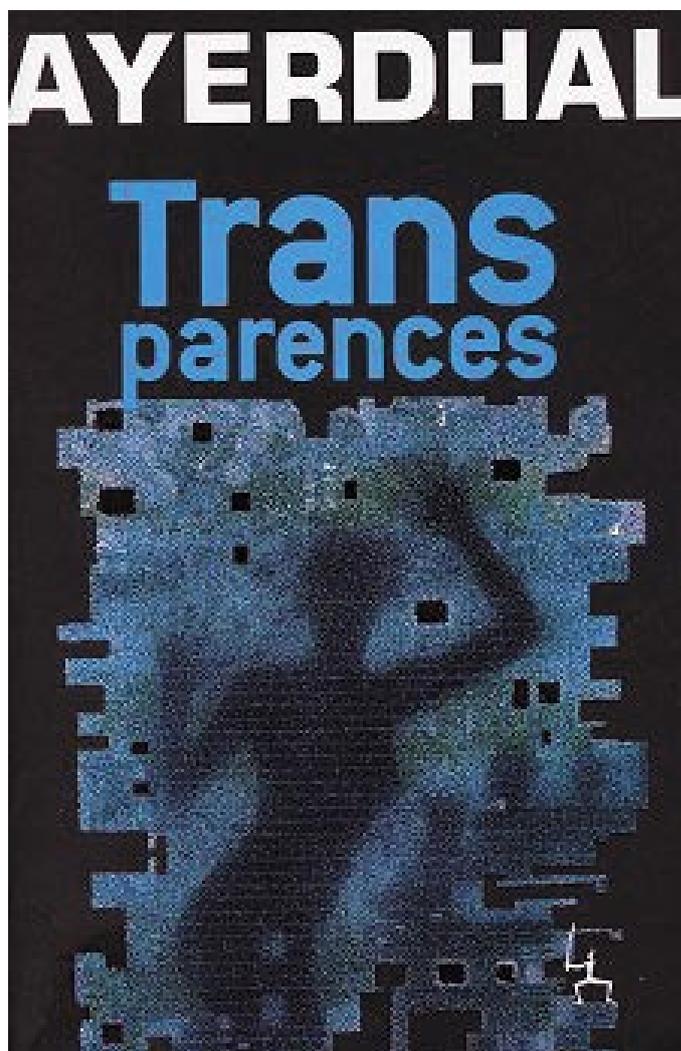
TRANSPARENCES

Peut-on aimer un génie du mal parce qu'il s'agit d'une splendide jeune femme ? Peut-on oublier qu'elle manie avec autant de dextérité et d'élégance le katana que le rouge à lèvres ? Peut-on accepter son programme de destruction massive des êtres nuisibles ? Peut-on voir à travers les yeux de cette belle le déroulement de la traque, et la mise à mort, « cisailles couteaux fourchettes » tout instrument confondu, un éclair et un giclement ? Peut-on désirer devenir un prédateur à son image, un monstre gracieux et imprévisible, mutant autant que mutine ? Autant de questions troubles et troublantes auxquelles répond, de manière parfois trop didactique hélas, *Transparences*, le dernier roman de Ayerdhal. L'intrigue en est linéaire, une chronologie serrée et minutieuse, l'équivalent de dossiers criminels et bureaucratiques consciencieusement établis ; mais les épisodes purement erratiques retracent la folle course autour du monde d'une faucheuse au sourire interchangeable. Le roman se situe entre l'analyse et la vivacité, ces deux forces antagonistes de la narration. De même qu'il met en scène deux personnages tout aussi incompatibles, Stephen Bellanger, un jeune criminologue canadien, perdu dans ses recherches, et Naïs, la tueuse en masse, en série, en tout, torturée et hypersensible. Stephen suit d'un regard tout intellectuel et par dossiers interposés les déplacements sanginolents de l'ange de la mort, et il est entraîné peu à peu par cette force d'attraction du léthal. Embauché par Interpol, il sera débauché par la sulfureuse Naïs aux mille visages. Stephen Dedalus et le bel ange, sans doute Ayerdhal voit-il ici une parabole sur le conflit des morales et des mœurs. Mais le résultat final est insatisfaisant : il s'agit, précise la

d'autres presque fleur bleue, ou plus exactement fleur rouge. L'ensemble d'un bon niveau cependant ravira ceux qui ont envie de voyager à travers les yeux d'un tueur.

AYERDHAL, Transparences, Editions au Diable Vauvert, 2004

OKUBA Kentaro



JACQUES GOIMARD ET DENIS GUIOT

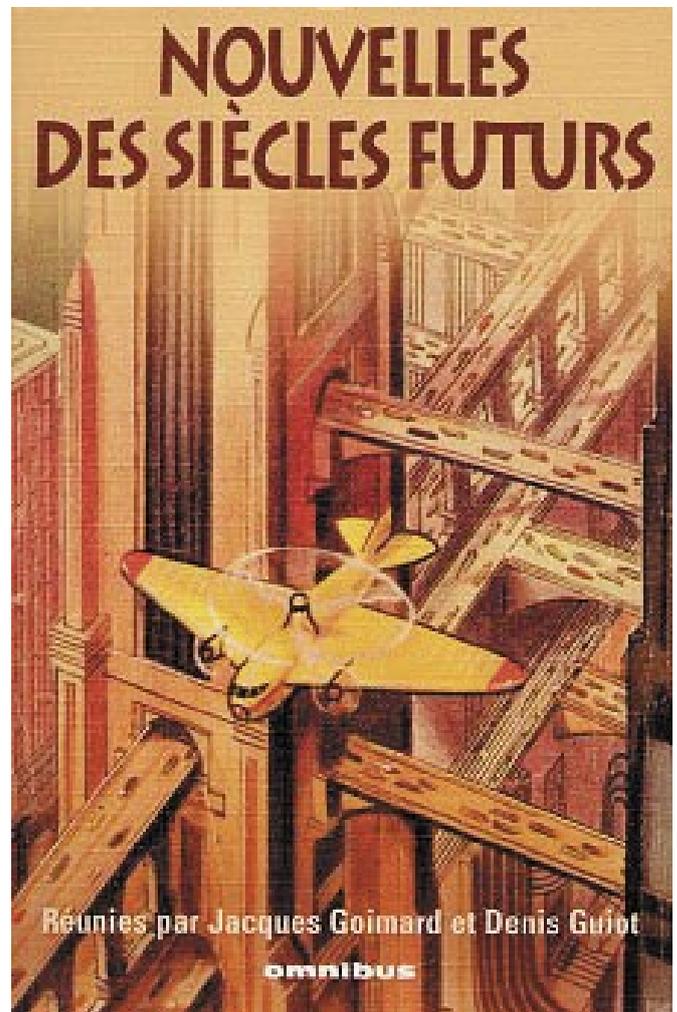
NOUVELLES DES SIÈCLES FUTURS

« Présenter aux lecteurs une vue panoramique sur l'histoire et la géographie de la SF » : tel est le but des deux auteurs de cette superbe anthologie, précédée d'une préface substantielle de Jacques Goimard, centrée sur la perception des futurs. Histoire et géographie : en effet, ils parcourent la SF de Verne à nos jours, des USA à l'Allemagne. Tour du monde en 80 nouvelles, l'anthologie se veut clairement exhaustive. Après trois « classiques » (Verne, Wells et Lovecraft), elle aborde les premiers (Heinlein, Van Vogt, Asimov, Bester...) et second (Bradbury, Vance, Clarke, Farmer, Dick...) âges d'or anglo-saxons, puis les Anglais (Aldiss, Ballard, Moorcock...) et Américains (Silverberg, LeGuin, Spinrad, Resnick...) modernes. Quant aux Européens, ils seront représentés par Lem, Franke ou la bande française des années 50-60 : Dorémieux, Curval, Klein, Pelot, Demuth et autres Andrevon. Le volume se clôt par la nouvelle génération : Egan, Gibson, Simmons, Eschbach et les francophones actuels, de Dunyach à Nguyen en passant par Berthelot, Brusolo, Vonarburg ou Wagner. 80 auteurs. 80 nouvelles. Impossible de tout citer, tant les chefs-d'œuvre abondent. Et puis les goûts peuvent différer aussi. Quelques joyaux, au hasard : *La maison biscornue*, d'Heinlein, *Courtoisie*, de Simak, *Le papillon de lune*, de Vance, *Définir l'humain*, de Dick, *Le géant noyé*, de Ballard, *Voir l'homme invisible*, de Silverberg, *Pomme pourrie*, de McCaffrey, *Fidélité*, d'Egan, *Ado*, de Willis, *Scintillements*, d'Ayerdhal, *Fragments du livre de la mer*, de Wagner, ou l'ultime *La fiancée du roi*, de Wintrebert. Mais il y en a tant d'autres encore. Bien sûr, chacun pourra regretter la non-inclusion de certaines nouvelles extraordinaires qui lui restent en mémoire. Telles, en ce qui me concerne, *Le vieux fidèle*, de Gallun, *Odyssée martienne*, de Weinbaum, *Les équations froides*, de Godwin, *Escamotage*, de Matheson ou *Cher Démon*, de Russell. Pour cela, et bien d'autres, il faudra retourner vers d'autres recueils, dont la mythique « Grande Anthologie de la Science-Fiction », publiée au Livre de Poche dans les années 70, sous la direction de ... Jacques Goimard (avec Klein et Ioakimidis). Le présent Omnibus ne prétend pas à la remplacer, mais plutôt à la condenser : il constitue une introduction idéale au genre pour qui souhaiterait l'approcher glo-

balement. Au fil de ces 80 nouvelles (genre littéraire idéal, comme souligné dans la préface : « des univers de poche qui se renouvellent sans trêve »), le lecteur découvrira toutes les facettes de la SF, et en sortira ébloui. Un dernier conseil : qu'il y pénètre par Les merveilles de l'univers d'Eschbach, magnifique exemple de « sense of wonder ».

Nouvelles des siècles futurs, anthologie réalisée par Jacques Goimard et Denis Guiot, Omnibus, 2004, 1.256 p.

Bruno Peeters



BERTRAND DE GREEF

Le Puits

Né en 1976, Bertrand De Greef est concepteur-rédacteur dans une agence de pub.

Il a écrit des romans et des nouvelles fantastiques, dont nous retiendrons :

- 'Etude du Milieu' (Nouvelle Fantastique) a remporté une mention spéciale du jury au Concours de Nouvelles Fantastiques du Festival du Film Fantastique de Bruxelles 2001, présidé par H. Vernes. Le thème du Concours était: «Tr d'Enfer».

- 'Les Buveurs d'Eau' et 'Imagination' (Nouvelles Fantastiques) sont parues dans « ENCRE NOIRE », le Magazine Belge des Littératures de l'Imaginaire (<http://users.skynet.be/encrenoire/>).

- 'Pénitence' (scénario BD) a remporté le 3^e prix à l'occasion d'un concours organisé par le fanzine «Encre Noire». Jury composé de professionnels.



Objet : Extrait De Pensée Individu Inconnu
(Traduction approximative)
Source : Boîte Noire Céphalique
Date : Janvier 2109
(estimation)

...bligé d'y arriver. Il faut que j'atteigne ce puits. Mon dieu, ils sont partout. Je les sens. J'en entends même quelques-uns... si proches. Ils rôdent alentour. Pas un bruit. Ils ne peuvent pas m'avoir. Ils ne m'auront pas. Et pourquoi je ne resterais pas ici ? Dans cette cachette. Elle est bien cette planque. Elle a tenu bon depuis leur arrivée. Y'a pas de raison qu'ils la découvrent. C'est ça. Je vais rester ici et me laisser mourir. Plutôt crever de soif que de tomber entre leurs mains. Pouah, leurs mains ! Quelle horreur ! Tant de doigts, tant d'articulations ! Est-ce donc cela l'évolution de notre espèce ? Est-ce à ces monstres que nous ressemblerons tous dans quelques centaines, quelques milliers d'années. Je n'ose l'imaginer...

...bon. Tout compte fait, je ne peux pas rester là. Il faut que j'atteigne ce puits. J'ai trop soif. Et tout le monde compte sur moi au Camp 3. Aujourd'hui, trois Campeurs sont morts. Trois amis. Des frères qui avaient jusque-là échappé à la barbarie des envahisseurs. Trois victimes qui s'ajoutent à la liste. Combien sont déjà morts ? Combien sommes-nous encore, terrés comme des animaux aux confins de ce monde ravagé ? À quoi tient notre survie ? J'ai peur. Nous sommes en voie de disparition. Il n'a pas fallu plus de deux semaines aux Phagistes pour nous anéantir. Pfff, quelle dérision ! Quelle absurde utopie que de penser pouvoir leur résister. Ils n'étaient pourtant pas si nombreux. À peine une centaine de vaisseaux. Quelques milliers d'unités. Nous aurions dû nous rendre à l'évidence quand les premiers d'entre nous les ont repérés en orbite. On ne vient pas en paix lorsque l'on débarque dans l'atmosphère aux commandes de vaisseaux comme les leurs. Et dire qu'on a été assez stupide pour leur tendre les bras, comme des enfants se précipitant sur un camion de glaces. Et vlan ! L'éradication. L'annihilation pure et simple de dizaines de milliards d'existences, de pensées, de valeurs, d'espoirs et de croyances. Les Phagistes nous ont arraché nos vies comme on arrache un fruit d'un arbre...

... un bruit. Ils sont au-dessus de moi. Dans la maison. Normal, ils se sont emparés de toutes les maisons qui tiennent encore debout. Ils se déplacent. Comme je hais le son émis par leurs mouvements ! Ils me dégoûtent. Ils parlent aussi. Je ne comprends rien à ce qu'ils se racontent. Pourtant, la cave dans laquelle je me trouve est juste en dessous d'eux. Ils n'ont jamais eu connaissance de l'existence de cette pièce. Pourvu que ça dure. Juste le temps pour moi de prendre de l'eau. Que je puisse boire. Et que les autres en fassent autant...

...ils continuent à bavarder dans cette langue abjecte. Dure, froide et autoritaire. Les ordres qu'ils lancent quand ils ne nous ouvrent pas le ventre de leurs armes, sont comme des coups de couteaux en pleine tête. On ne les comprend pas, mais leur détermination nous oblige à obéir. À faire quelque chose en tout cas. Je me souviens de la fois où les Phagistes ont attrapé deux des nôtres. Ils les ont amenés sur la Place Carrée. On les observait depuis l'un des soupiraux du Camp 1. Les deux infortunés étaient nus, les poings liés avec un fil si mince qu'il pénétrait leur chair, cisillant veinules et tendons. Les six ou sept Phagistes présents ont bien rigolé. Ils se sont moqués d'eux et de leur apparence misérable. Les nôtres étaient maigres et faibles, rongés par les journées interminables prostrés dans les caves et les égouts. Sans raison aucune, l'un des tortionnaires a violemment frappé les deux prisonniers à la tête. Je m'en souviens parce que pour ce faire, il a dû se baisser. Cette racaille est beaucoup plus grande que nous. Leurs jambes musculeuses et démesurées me font frissonner tant elles paraissent puissantes au regard de nos membres chétifs. L'espace d'un instant, j'ai même cru que l'ignoble pourriture qui venait de cogner nous avait vus, nous, tremblants de peur et de désespoir devant ce spectacle d'une infinie cruauté. Mais non. Ses petits yeux sournois avaient continué leur chemin et il s'était retourné pour rire avec ses frères de race. L'un d'eux a alors vociféré un ordre incompréhensible pour nos oreilles inadaptées. Une des victimes a tenté de comprendre en regardant peureusement dans la direction du bourreau. Mais le bourreau n'aime pas plonger les yeux dans ceux de sa victime. Il a sorti de son étui cet engin luisant et mortel, comme une immonde prolongation de leur bras déjà disproportionné, osseux et velu. La bête sanguinaire a pointé le

crache-la-mort vers mon ami et lui a désintégré la tête. Je me souviens de ses restes aspergeant les pavés de la place, couvrant le visage du deuxième prisonnier à genoux, ses mains mauves attachées dans le dos, secoué de spasmes délirants, terrorisé par l'inéluctable conclusion. L'arme vomit à nouveau sa langue de feu et les rires démoniaques reprirent de plus belle...

...ils sont toujours au-dessus. Je tâche de les visualiser. De comprendre ce qu'ils sont en train de faire. Je prie de toutes mes forces qu'ils ne se mettent pas à écouter leur musique terrifiante. Je n'ai assisté à une de leurs fêtes qu'une seule fois et jamais je ne m'en remettrai. Le vacarme était insupportable. Ce qu'ils appellent de la musique n'est qu'un amalgame de sons voltigeant maladroitement du plus perçant au plus profond. Une avalanche de hurlements stridents et de vibrations nous bouleversant l'organisme, suppliciant nos âmes. Une parodie grotesque de mélodie qui hantera mes cauchemars jusqu'à ma mort et peut-être au-delà. Le banquet se transforma vite en Pandémonium macabre lorsque quelques Phagistes se rassemblèrent autour du feu en exhibant dans les ténèbres rougeoyants leurs dents spectaculaires. Tant de dents ! Si longues et brillantes, si blanches et tranchantes ! Jamais de mon existence je n'ai vu d'espèces animales sur notre misérable planète arborant d'aussi abominables mâchoires. L'orgie a continué et l'horreur a atteint son paroxysme. À notre regard brûlant d'effroi s'est offert un spectacle dépassant l'entendement. En une seconde, tout était dit. Nous étions condamnés. À une cinquantaine de mètres de notre position, un cortège de quatre Phagistes bruyants parodiant une danse connue d'eux seuls déambulaient vers la flambée, portant sur leurs solides épaules dénudées un plateau fabriqué avec les arbres de nos campagnes. Sur le robuste promontoire, le corps de trois des nôtres, recroquevillés en une absurde posture trahissant cruellement leur volonté désespérée d'échapper à la douleur. Leur peau était arrachée. Leurs membres sectionnés. Et, comble de l'ignominie, ils étaient cuits. Fumants. Cernés par des herbes comestibles et suivis par des plats lourds de victuailles en tout genre...

...ils vont descendre. Ils vont trouver cette cave et poser leurs mains pleines de plis et de veines bleues sur ma gorge pour m'étrangler et me manger. Il faut que je sorte. Que j'atteigne ce puits. La nuit tombe et me cachera tant qu'elle le peut. Je sais qu'elle est avec moi. Elle est de notre côté. La nuit ne voit que nous car nous seuls sortons quand elle se présente. Peut-être va-t-elle jusqu'à ignorer l'existence même des Phagistes ? Eux sortent peu la nuit tombée. Ils ne voient pas bien dans le noir. Sans doute notre seul avantage...

...non ! Ils ont branché la machine infernale. Une mélodie déchire l'espace et vrille mes tympanes. Il faut que je sorte ! Il faut que j'atteigne ce puits. Pour moi. Pour les autres qui meurent en silence...

... je ne supporte plus ce hurvari infernal. J'y vais. Le sol de la cour s'étend à la hauteur de mes yeux. Je fais glisser la caisse sous la lucarne et j'y grimpe. Quelques grincements transpercent l'air figé de la cave mais se noient rapidement dans le tumulte d'en haut. J'ouvre lentement la petite fenêtre. Mon corps tout entier peut y passer. Je le sais. J'y suis déjà passé. Ma tête d'abord... Je scrute les environs. Personne. Les Phagistes aiment la fête. Ils aiment se retrouver autour d'un verre de cette substance brunâtre couverte d'une répugnante écume. Autre dramatique singularité issue de leur monde maudit, à consommer en écoutant cette satanée musique. Plus personne ne traîne dans la cour. Je m'y glisse. Je suis couché. Immobile. Le puits est là, à une dizaine de mètres. Si proche et pourtant si lointain. Je vais enfin boire...

... toujours allongé à même le sol de la cour, je hisse les bidons vides à ma suite. Seule la musique retentit dans mes oreilles. Plus aucun volatile ne se risque dans cet enfer. Eux aussi semblent avoir compris la menace. Peut-être même sont-ils également considérés par les Phagistes comme un met de choix ? Monstruosité inexplicable...

... je me redresse, surveille l'obscurité, jette un œil à la porte d'entrée et entame ma lente progression vers le puits...

... de toutes les races, de toutes les créatures qui grouillent aux confins de l'univers, c'est la plus cruelle, la plus abominablement hideuse, la plus repoussante et la plus violente des espèces qui a pris possession de notre planète. Je tremble. De froid ou de peur, je ne sais, mais je tremble de tout mon être. Peut-être parce que je prends soudain conscience que nous n'avons aucune chance. Parce que tant que l'on ne pourra concevoir l'existence

d'esprits aussi pervers que le leur, nous ne pourrions jouer à arme égale...

... le puits. Je pose la main sur la pierre, lisse et pleine, forte et compacte. Je lâche la corde reliant les bidons et je me penche pour observer la seule richesse qu'il nous reste. L'eau. Les halos de nos satellites nocturnes se reflètent dans l'onde noire et éclairent mon visage de leur pâle luminosité. Je me vois. Je me contemple. Et je m'aime. Non pour ce que je suis. Mais pour ce que je ne suis pas. Je ne suis pas un Phagiste. Je ne suis pas un monstre d'orgueil et de vanité, transpirant l'autosuffisance et la haine de la différence. Je ne suis pas un monstre. Et je veux encore pouvoir me voir. Voir mes semblables et admirer leur délicieux raffinement, leur forme harmonieuse d'une sensibilité et d'une douceur enchanteresse. Je me penche encore. Plus près de l'eau, source de vie. Je veux me voir et me rassurer... Mais...

... mes pieds ! Mes pieds glissent ! Mes pieds ne touchent plus le sol ! Non ! Je tom...

... me protéger la tête...

... impact...

... l'eau est trop froide...

... la pierre est trop lisse...

... je ne pourrai pas sortir ! Mon dieu, je vais mourir ici. JE VAIS MOURIR ICI ! Au fond de ce puits glacial, l'eau qui devait me sauver va me tuer...

... j'ai froid. J'ai trop froid. Je suis fatigué. Depuis combien de temps suis-je agrippé à cette paroi. Mon cercueil n'a-t-il pas de poignée ? ...

... je m'enf...

... de l'air ! Je n'en peux plus. J'ai si froid. Comment est-il possible d'avoir aussi froid ? Le Camp 3 va m'attendre. Et je meurs ici. Sans rien leur amener...

... leur musique. Je l'entends encore. Tel un hymne à ma propre déchéance, elle s'écoule dans la nuit pour me pousser au fond. Me noyer. C'est leur musique qui m'achève. Le même morceau hideux qu'à leur fête révoltante. La musique m'étouffe les oreilles alors que l'eau glacée me coule dans la gorge. Les Phagistes vont gagner...

... il paraît que sur leur planète, le compositeur de ce morceau était sourd. Sans doute pour ne pas avoir à entendre ses propres compositions. Je crois qu'il s'appelait Beethoven...

© 2005 l'auteur.

DANS LE PROCHAIN NUMÉRO

ENTRETIEN CHRISTOPHE LAMBERT

ENTRETIEN SEAN STEWART

LE DERNIER KOONTZ

BIENTÔT LE DERNIER STAR WARS

DES CRITIQUES

DU CINEMA

UNE NOUVELLE

